

C A H I E R

Cinéma Page C3
La vitrine du disque Page C5
Livres Page C6
Agenda culturel Page C8
Arts visuels Page C9
Formes Page C10

L I V R E S

C'est la saison des polars

Quoi de mieux pour finir l'été qu'un éphémère bouquin populo?

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Ah misère! C'est l'avalanche, le déluge. Lorsque l'été s'installe, les éditeurs abandonnent la blanche pour se concentrer dans la noire. Ils font dans le policier. Le polar, le populo. Ils en font et en remettent tellement, qu'en mois de deux mois ces commerçants des bonheurs éphémères proposent un inventaire de volumes si imposant qu'on pourrait combler les trous du sphinx égyptien.

D'autant, qu'en plus des romans récents, nos chers éditeurs aiment bien réunir en un volume des romans anciens. Question rapport qualité-prix, le traité de la réunification d'œuvres diverses sombre rarement dans la vulgarité économique.

De ce rayon, celui donc de la réédition, il faut retenir, il faut souligner, il faut insister sur la dernière proposition portant le sigle de la collection du Masque. Sous la houlette de Claude Chabrol, le Masque vient de sortir le premier volume des romans qui ont inspiré Hitchcock. Alfred Hitchcock.

Le vieux avait du nez. Plutôt que de s'embarlificoter dans ces chroniques mondaines qui sèment l'émou chez les petits-bourgeois, il fréquentait les littératures de la marge. Il s'en délectait. Il les connaissait sur toutes les coutures. De sorte que sur l'écran, il a épinglé quelques-uns des meilleurs romans du genre secondaire.

Ce que le Masque parraine aujourd'hui, ce sont les romans, les sept romans, que Hitchcock a vampirisés entre 1926 et 1939, soit durant sa période anglaise, comme ne manque pas de le rappeler Chabrol. C'est au cours de ces années qu'il adapta John Buchan, Somerset Maugham et... Joseph Conrad.

Ces trois-là ont signé trois bijoux. Trois romans qui ont influencé Graham Greene, John Le Carré et consorts. C'est à Maugham que Hitchcock emprunta *Mr Ashenden* pour le transformer en *L'agent secret* comme il emprunta *L'agent secret* de Conrad, écrivain merveilleux, pour le transformer en *Sabotage*.

A Buchan, Hitchcock piqua ce qu'il allait devenir un de ses chefs-d'œuvre parce que le roman évidemment l'était. Le titre? *Les 39 marches*. Écoutez-moi ce début:

«Cet après-midi de mai, je revins de la City vers les 3 heures, complètement dégoûté de vivre. Trois mois passés dans la mère patrie avaient suffi à me rassasier... Le climat me rendait mélancolique, la conversation de la généralité des Anglais me donnait la nausée; je ne prenais pas assez d'exercice, et les plaisirs de Londres me paraissaient fades comme de l'eau de Seltz qui est restée au soleil.

— Richard Hannay, mon ami, me répétais-je, tu t'es trompé de filon, il sagirait de sortir de là.»

John Buchan, auteur d'une cinquantaine de bouquins mettant fréquemment en scène Richard Hannay, son double, est mort le 11 février 1940 à... Montréal. Il était alors... gouverneur général du Canada! Comme quoi on n'a plus les gouverneurs qu'on avait.

VOIR PAGE C2: POLARS

LES ARTS

Pour assister à
Woodstock 94, la réédition
high-tech du plus gigantesque
happening des sixties,
pas besoin d'acheter un billet:
il n'y a qu'à emprunter
l'autoroute de l'information
et regarder la télé.

RETOUR À WOODSTOCK?

SYLVAIN CORMIER

Cela se passait à White Lake, près de Bethel, au sud-ouest de l'État de New York, un bel après-midi de juin 1993. Nous étions seuls, mon vieux copain et moi, au sommet de l'amphithéâtre naturel où, vingt-quatre ans plus tôt, s'étaient rassemblés pour «three days of nothing but fun and music», comme l'avait dit le propriétaire du terrain, le fermier Max Yasgur, aujourd'hui décédé, quelque 500 000 enfants du baby boom, attirés là par l'irrésistible affiche du Woodstock Music And Arts Fair. Adossé à la stèle commémorative érigée en 1984 par Louis, Nicky et June Gelish, d'anciens hippies qui ont racheté la terre de Yasgur, je fantasmais. Je voyais la scène en contrebas, la marée humaine faisant office d'horizon, j'entendais les percussions de Santana au milieu de *Soul Sacrifice*, et je maudissais la politique douanière de tolérance zéro qui m'interdisait

le moindre petit joint de circonstance.

C'est à ce moment qu'elle apparut. Une camionnette Volkswagen aux couleurs psychédéliques, surgie de nulle part. Le véhicule s'arrêta à notre hauteur. Le chauffeur arborait une magnifique barbe noire en broussaille de trente centimètres. Il nous toisa, souria et tendit son bras, au bout duquel deux doigts nous souhaitèrent paix et amour. Presque immédiatement, il relança la van et s'évanouit dans la nature. Je m'assurai auprès de mon copain que je n'avais pas rêvé. Pas de doute, lui dis-je, c'est le fantôme de Woodstock qui vient saluer les pèlerins.

C'est à mon fantôme barbu que je repensais en lisant les reportages de *Newsweek*, *Life* et *Rolling Stone* à propos du 25e anniversaire du légendaire festival (qui eut lieu les 15, 16 et 17 août 1969) et la tenue ce week-end à Saugerties, N.Y., de Woodstock 94, la réédition militairement réglementée, grossièrement mercantile et *media-friendly* du célèbre festival. Sûr qu'il aurait été refusé au pre-

mier contrôle routier, mon spectre, avec sa wagonnette bariolée et sa barbe à la Cheech and Chong. Peut-être même serait-il devenu l'un des clients du camp de prisonniers que, selon un chroniqueur du *New York Daily News*, l'on aurait construit à côté du site pour recevoir les diaboliques fumeurs d'herbe et les horribles recelleurs de crack, bannis au même titre du politiquement correct Woodstock 94.

La narine claire

Vous l'avez certainement lu un peu partout: il faudra montrer patte blanche et narine claire pour pénétrer sur les terres de la ferme Winston à Saugerties. Pas une goutte d'alcool ne sera vendue ni tolérée. Des chiens renifleurs débusqueront les quarts d'once de jamaïcain, et les contrevenants seront poursuivis.

VOIR PAGE C2: WOODSTOCK



DE NOUVEAU DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

HISTOIRE DES ACADIENS

Bona Arsenault

FIDES

VOLUME DE 396 PAGES - 24,95\$ - DISPONIBLE ÉGALEMENT EN ANGLAIS

LES ARTS

POLARS
Et les nouveautés?

SUITE DE LA PAGE C1

Cela étant, outre les romans de Buchan, Maugham et Conrad, Chabrol et le Masque nous proposent également *Un étrange locataire* de Mary Belloc Lowndes qu'appréciaient tant Ernest Hemingway et Henry James. Au cinéma, le locataire en question devint, en 1926, *Les cheveux d'or*. Le numéro 17 de J. Jefferson Farjeon resta *Le numéro 17*.

Le film *Jeune et innocent* (*Young and Innocent*) est tiré d'un roman composé par Josephine Tey, alors que *Une femme disparaît* (*The Lady vanishes*) est extrait de *The Wheel spins* de Ethel Lina White. Bref, ce volume, ces romans qui ont inspiré Hitchcock valent leur pesant de platine.

Les nouveautés

Et les nouveautés? D'abord, il y a un surprise. Une sacrée surprise, celle de A. B. Guthrie. Son roman, le n° 2347 de la Série noire, s'intitule *Retour de bâton*. C'est l'histoire d'un gamin. D'un gamin qui raconte comment il a participé à l'enquête sur la mort de Buster Hogue, un riche fermier de Midbury, un bleu perdu du Montana comptant 1 500 habitants, à titre d'adjoint non officiel du shérif Chick Charleston.

Tant par l'atmosphère imposée que par le traitement de l'histoire sans oublier la psychologie des personnages, A. B. Guthrie rappelle William Faulkner. Le Faulkner de *Sanctuaire* pour être précis. S'il n'emprunte pas au style du grand Bill, Guthrie s'avère un écrivain qui, à l'évidence, a été sensible à l'univers que celui-ci a inventé.

Avec *Body* de Harry Crews, dans la collection noire de la NRF de Gallimard, c'est le roman hilarant de la saison. Imaginez. Les mesdames et messieurs musclés des «united-states», se rassemblent à Miami, à l'Hôtel Flamingo, pour faire ressortir ce qu'ils ont dans le ventre, et non dans le coco.

Parmi eux comme parmi elles, il y a Shereel Dupont. Elle est une des favorites pour remporter le titre de Miss Cosmos. Elle travaille sous la férule de Russell Morgan qui, question entraînement, favorise les petites morts freudiennes. Vous voyez le topo? Morgan encourage le mic-mac à la Adam et Eve parce que ça fait suer. Et quand on veut être champion, faut suer un max.

Là-dessus, voilà que débarque dans le très chic hôtel de Miami, la famille de Shereel. Une vraie bande de paysans complètement zinzins.

Qui plus est, maman et papa, les frères et les sœurs, se présentent sous leur vrai nom, soit Turnipseed, soit littéralement «graine de navet.»

Evidemment, Russel est en boule. D'autant que l'ex-fiancé de Shereel est là. Et lui, c'est pas un rigolo car il adore jouer du couteau. Et comme il est fêlé du ciboulot, il fout la pagaille en moins de deux. Et nous, on se bidonne pendant 279 pages.

Vol 609 pour Toronto

Avec le dernier Marc Behm, l'auteur des savoureux *Mortelle randonnée*, *A côté de la plaque* et du *Et ne cherche pas à savoir*, on retrouve la belle Lucy. Employée de l'entreprise du Diable, Lucy est chargée de récupérer les corps comme les âmes des quidams qui ont signé un contrat moyennant certaines considérations, généralement financières.

Toujours est-il que l'on retrouve la charmante Lucy alors qu'elle est à bord du vol 609 de Air Canada qui doit la déposer à Toronto où elle doit mettre la main sur deux «clients».

Dans l'avion, elle fait le compte des scotchs qu'elle s'est enfilée durant la dernière semaine tout en pestant quelque peu sur les cadences de travail du monde moderne. On dit moderne parce que la Lucy est immortelle. Cela fait des siècles et des siècles qu'elle ramasse les palmés de la terre, non sans une certaine affection toute maternelle.

Bon. Une fois son boulot à Toronto terminé, elle se tape une semaine de vacances à Paris. Là, trois couillons, trois apprentis-sorciers, genre qu'elle déteste à cause de l'amateurisme qui les caractérise, font des messes basses qui se soldent par le réveil d'une très vieille connaissance de Lucy.

Il s'agit en fait du Crabe. À l'égard de Lucy, le Crabe entretient une rancœur immortelle. Tellement qu'il veut la peau de Lucy. Ça date de l'époque romaine alors que le Crabe était parti avec ses éléphants mettre un terme aux pouvoirs de César et ses copains. On devine...

Lucy est poursuivie durant ses vacances parisiennes par nul autre que Hannibal. Hannibal voulant zigouiller Lucy dans les rues de Paris en employant l'arme la plus crainte par les diabolins, soit l'eau bénite, il y a de quoi rigoler. Vraiment, le vieux Behm a fait fort. Très, très fort.

Le titre? *Crabe*, aux éditions Rivages.

LES ROMANS QUI ONT INSPIRÉ
HITCHCOCK

1

UN ÉTRANGE
LOCATAIRE

LE NUMÉRO 17

LES TRENTE-NEUF
MARCHESMR ASHENDEN,
AGENT SECRET

L'AGENT SECRET

JEUNE ET INNOCENT

UNE FEMME
DISPARAITPrésentés par
Claude Chabrol

WOODSTOCK

Près de la moitié
des 250 000 billets
demeurent invendus

SUITE DE LA PAGE C1

Pas de caméras, pas de machettes ni de canifs, pas de papier à rouler, pas de bouffe, pas de tue-moustiques en aérosol, et pas d'enfants en bas âge: seul l'argent, en crédit, en débit ou en espèces, sera bienvenu. Un environnement parfaitement sécuritaire et aseptisé, ont assuré les organisateurs, les mêmes qu'en 1969, y compris Michael Lang, le frisé au rictus béat du film *Woodstock*, l'irresponsable enfant-fleur qui avait laissé à d'autres les toilettes submergées, les aliments empoisonnés, les hôpitaux de fortune engorgés d'ados aux pieds lacérés et les mille calamités potentielles de la fin de semaine pendant qu'il avalait buvard d'acide sur buvard d'acide en admirant ses idoles et en jouant le messie hippie pour les journalistes du monde entier.

Pas surprenant qu'avant le début des festivités, une centaine de milliers des 250 000 billets disponibles, à 135 \$ US pièce et à raison de deux billets minimum par achat, sans compter les frais de stationnement et les forfaits-junk food à 40 \$ US pour trois repas par jour, n'aient toujours pas trouvé preneurs. D'autant plus que Woodstock 94, pour quiconque roule plus ou moins près de l'autoroute électronique de l'information, est de toute évidence un événement médiatique: y être est non seulement onéreux et inconfortable, mais parfaitement inutile. En effet, il suffira d'ouvrir sa télé et son ordinateur, et vous serez sur place.

Alors que le premier Woodstock ne fut vécu qu'à posteriori par la jeunesse de la planète, par le brillant film multi-écrans de Michael Wadleigh (qui avait l'incommensurable avantage de ne communiquer ni les odeurs, ni l'inconfort, ni la boue, ni la faim, mais seulement la musique et le happening, d'où la vision idyllique que nous avons depuis de l'événement), le second Woodstock sera retransmis simultanément par la télévision à la carte (*pay per view*), pour un prix certes élevé mais fort modique en regard des deniers extorqués à ceux qui acceptent tout pour être sur place. Bien plus, MTV, MuchMusic et notre propre MusiquePlus seront là, en force: depuis hier soir, les animateurs Mike Gauthier et Juliette Powell envoient par satellite reportages, entrevues et extraits de spectacles.

La «télévidéo en stéréo», de fait, a consacré toute sa programmation de la fin de semaine à la commémoration et à la réédition de Woodstock, l'émaillant de nouveaux et d'anciens documentaires. Jusqu'à dimanche, un Woodstock Diary en trois parties proposera à 21h un lot de performances tirées du premier festival, dont un bon nombre de séquences inédites avec le Jefferson Airplane, Janis Joplin, Mountain, Johnny Winter et consorts. Samedi à 17 h 30, vous pourrez voir ou revoir *Return To The Planet Of The 60's*, un documentaire produit en 1989 pour le 20^e anniversaire de Woodstock, où l'ex-hippie, ex-disc-jockey et ex-Docteur Fever du sitcom WKRP In Cincinnati Howard Hesseman présente une autre journée d'extraits. *Birth Of A Generation*, dans le cadre du ConcertPlus de 20 h, encore samedi, tracera un portrait, ma foi, plutôt juste, de la genèse et des coulisses du festival originel. Enfin, Woodstock, le documentaire-marathon de Wadleigh, sera diffusé en entier dimanche à 20 h.

Woodstock@Internet Online

Et si vous aviez voulu être en prise encore plus directe, il vous suffisait d'être branché au système Internet, qui offre depuis plusieurs mois une ligne gratuite à ses abonnés, le Woodstock Online, fourre-tout de messages, d'articles reproduits, de poèmes, de virulentes critiques vis-à-vis les vendeurs du temple de Woodstock 94, d'avis de recherche pour alumni égarés depuis août 1969, d'avertissements divers et de bon vœux. «Sera-ce l'Armageddon, ou l'esprit de Woodstock règnera-t-il de nouveau?», s'interrogeait Scorpion en mai. Overload, lui, rayonnait d'optimisme: «Hé, Pierre, c'est le grizzly du Delaware qui te cause. J'espère qu'il vont ouvrir les barrières et déclarer le festival gratuit, comme la dernière fois...» Un autre s'inquiétait: «Pourrions-nous utiliser les toilettes dans les magasins locaux de Saugerties, même si on n'achète rien?» Michelle Free, dès avril, philosophait: «Bonjour tout le monde! Ma seule réelle préoccupation à propos du festival est que la véritable signification des sixties pourrait être perdue...»

Un message sur quatre de la Woodstock Online mettait à jour la liste changeante des artistes programmés aux deux festivals d'abord prévus, Woodstock 94 et Bethel 94 (la réunion d'anciens combattants qui devait avoir lieu sur le site original, annulée pour cause de mévente et de mécontentement entre les organisateurs). Comme quoi il n'y avait qu'eux, les routards de l'Internet, pour s'en soucier. En effet, les médias, occupés depuis des semaines à retrouver «ceux qui y étaient» et à comparer *ad nauseam* les générations, se contrefichaient tous de savoir que Bob Dylan, Blind Melon, Nine Inch Nails, Melissa Etheridge, Peter Gabriel, les Neville Brothers, Joe Cocker, Primus, Johnny Youssou N'Dour, Metallica, Porno For Pyros, Johnny Cash, le Rollins Band, Santana, Cypress Hill, les Cranberries, le Band, Crosby, Stills & Nash, Arrested Development, Aerosmith et une bonne quinzaine d'autres se partageraient les deux scènes et une bonne partie du budget de 30 millions \$ US de Woodstock 94. Pour la seule et bonne raison que toute l'entreprise, pour eux, n'avait rien à voir avec la musique. Tous, ils étaient à la recherche du fantôme de Woodstock. J'aurais pu leur dire que c'était peine perdue. Comme Bernadette Soubirous, il faut avoir la foi.

Créneaux

L'outil de concertation du milieu culturel

CHEVAUCHEMENTS
RECHERCHÉS

L'ODASQ est un organisme voué à la concertation du milieu culturel. L'une de ses activités consiste à mettre à jour la liste des conférences de presse Créneaux pour éviter que deux promoteurs invitent les journalistes le même jour à la même heure.

Organisation pour la diffusion des arts et spectacles au Québec (ODASQ) Informations: 514 251-5040

SOFEM Solidarité Femmes
et Enfants du Monde

Organisme de coopération pour le soutien de la famille
Fondé au Québec et accrédité en tant qu'organisme de charité au Canada.

Selon les experts en coopération internationale:
"L'éducation des filles est l'investissement le plus rentable que pourraient faire les pays du Tiers Monde"

Aider les jeunes mères de famille à combattre la pauvreté est le meilleur moyen d'aider des milliers d'enfants!

Oui, ça me concerne et je m'en occupe!

S.v.p. envoyez vos dons aujourd'hui même à:
Solidarité Femmes et Enfants du Monde
B.P. 353, Succ. E, Montréal, Québec H2T 3A8
Tél. (514) 273-5197 (Émission de reçus pour fin d'impôt)

LES THÉÂTRES EN ÉTÉ

LA SALLE ANDRÉ-MATHIEU



CHÉRIE, LE CIEL T'ATTEND!
Tout nouveau! Michel Forget à Laval. Une comédie complètement folle, avec Sophie Faucher, Michel Forget, Markita Boies, Gisèle Dufour, Sylvie Potvin, Stéphan Cloutier et Jean Deschênes dans une mise en scène de Monique Duceppe. À l'affiche tout l'été, dès le 17 juin. Du mercredi au vendredi 20h30, samedi 19h et 22h. À 1 km de l'autoroute des Laurentides, sortie 8 St-Martin Est.

Réervations:
(514) 667-2040 Forfaits disponibles.
Groupes: (514) 527-3644.

THÉÂTRE PALACE DE GRANBY



CUL-DE-SAC

5 comédiens, 15 personnages. Une histoire pleine de surprises, un cocktail explosif! Avec Pierrette Robitaille, Bernard Fortin, Chantal Lamarre, Jacques Girard et Luc Guin dans une mise en scène de Gill Champagne. 25 juin au 27 août, du mercredi au samedi 20h30. 135 rue Principale (route 112 au centre-ville) autoroute 10, de Montréal sortie 68, de Sherbrooke sortie 74.

Réervations: région de Granby (514) 375-2262 ou extérieur 1-800-387-2262. Forfaits disponibles. Groupes: (514) 527-3644

Pour réserver dans cet espace publicitaire, composez le 985-3322

LE DEVOIR présente
RICHARD DESJARDINS
avec
ABBITTIBBI
NOUVEAU SPECTACLE
«Chaude était la nuit...»
22 • 23 • 24 septembre 20h30

BILLETS EN VENTE
DÈS MAINTENANT
SUPPLÉMENTAIRE
LE 21 SEPTEMBRE

CIBL
SPECTRUM
318, STE-CATHERINE O. (Pl. des Arts)
(tel. 561-5651) billetterie au Spectrum,
chez Admision et au 790.1245 (1-800)

Ministère de la Culture
et des Communications

LES ARTS

CINÉMA

Entre le Cheez-Whiz et la barbe à papa

LE BÂTARD DE DIEU

Réal: Christian Fechner. Scénario: Christian Fechner et Michel Folco, d'après le roman de Michel Folco «Dieu et nous seuls pouvons». Avec Pierre-Olivier Mornas, Ticky Holgado, Bernard-Pierre Donnadieu, Bernard Haller, Patrice Valota. Image: Claude Agostini. Musique: Germaine Tenas. 2h40. Au cinéma Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Amateurs de cinéma psychotronique, vous régalez au film de Christian Fechner *Le Bâtard de Dieu*. Cinéphiles, fuyez la chose. À moins que la curiosité, l'envie de vous taper les joyeuses ficelles de la série B, ne vous entraîne devant l'écran qui projette une telle macédoine.

Le producteur français Christian Fechner s'est lancé dans la réalisation. Ou là là, ça fait mal!

Qu'on ne se méprenne pas: *Le Bâtard de Dieu* possède ses charmes kitsch. Quelque chose entre le Cheez-Whiz et la barbe à papa.

L'intrigue se situe au XVII^e siècle dans le Languedoc, mais l'imagerie se colle bien davantage à celle du Moyen Âge aux mille supplices et aux monastères maudits, avec capes, épées, «bourelle», maître des hautes œuvres, princes, manants et ribauds, «belle garce», moines pervers. La pizza garnie.

Le film met en scène un enfant trouvé à qui une main mystérieuse a coupé le nez avant de l'abandonner sur le pas d'un monastère, une nuit où la tempête fait rage et où les loups hurlent dans la lande. Clichés, accourez en foule.

Le jour où, devenu adolescent et affublé d'un appendice nasal de bois qui lui donne figure humaine, Justinien Trouvé — tel est désormais son nom — doit quitter sa douce nourrice et son gentil pirate de mari pour devenir moine dans un affreux monastère peuplé de sadiques tonsurés, sa vie prend le mors aux dents.

Pour vous donner un avant-goût de ses mésaventures gratinées, précisons qu'évadé du monastère après combat avec les moineillons du séant, séduit par une belle gitane, assommé par son truand de père sur un chemin de maraude, expédié dans un cachot peuplé de rats, condamné aux galères, et sauvé par le tourmenteur du lieu spécialisé dans la question ordinaire et extraordinaire, converti en bourreau rouant un infanticide, enlevé par le papa gitane à l'heure où sa nourrice (qui n'a pas vieilli depuis le premier jour) est assaillie par un homme du baron. Quel est le sombre secret de la naissance de celui qui se veut bâtard de Dieu? Vous le découvrirez avant moi qui avoue n'avoir pas eu le courage de me rendre au bout des deux



Justinien Trouvé alias *Le Bâtard de Dieu* aura fort à faire pour découvrir le secret de sa naissance.

heures 45 minute de ce salmigondis, ayant fui lâchement une demi heure avant la fin.

Toc à hurler

Les décors sont toc à hurler: des châteaux de carton-pâte surgis du brouillard, des salles de tortures à l'arsenal rêvé par un bédéiste pervers: cages de rats percées afin d'y mettre le nez, muselière de fer pour l'arrachage de langues, tenailles de tous acabits. Les costumes semblent dessinés pour une troupe amateur punk. La distribution (peuplée d'inconnus) est une terreur, le degré zéro de l'art dramatique,

sans une once de crédibilité. Le torturé rigole, le héros rebondit telle une balle jamais usée au milieu des plus incroyables revirements d'action, les bandits roulent des gros yeux, la sorcière brandit un doigt crochu, les bagnards enchaînés gémissent dans la poussière du chemin.

On reste d'abord incrédule devant le spectacle luxuriant de ce bouquet de clichés. Mais pour qui lit le film au second degré, l'aventure devient franchement amusante. On s'ébahit aux décors de carton-pâte, on sourit aux péripéties qui déboulent à la manière Tintin, au jeu qui

rappelle les poses des photo-romans. On se dit que *Le Bâtard de Dieu* pourrait même devenir un genre de film culte à la *Rocky Horror*, et que la série B a le mérite, en mettant à jour toutes les ficelles du cinéma, de donner un côté farce au septième art et de lui enlever la moindre velléité de se prendre au sérieux. L'ennui, c'est que Fechner n'a pas voulu, à ce qu'on dit, réaliser un film Z pour ados friands de psychotronique, mais un vrai long métrage digne de ce nom. Que diable un producteur de haut calibre est-il allé faire dans cette galère de guimauve? Mystère! Espérons seulement qu'il ne récidive

Portrait de femmes d'une autre culture

BHAI ON THE BEACH

De Gurinder Chada, avec Lalita Ahmed, Kim Vithana, Sarita Khajuria, Saheen Khan, Zohra Segal, Amer Chadha-Patel, Jimmi Harkishin, Nisha Nayar, Renu Kochar, Surendra Kochar, Mo Sesay, Squad Fares, Taveer Ghani, Akbar Kurtha, Peter Cellier, Rudolph Walker. Scénario: Gurinder Chada et Meera Syal. Image: John Kenway. Montage: Oral Otlley. Musique: John Altman, Craig Pries et Kuljit Bhamra. Grande-Bretagne, 1993. 1h40. Au Cinéma de Paris jusqu'au 18 août.

FRANCINE LAURENDEAU

Dans une ville d'Angleterre, la journée commence. Des commerçants discutent de leur boulot et, surtout, de leurs problèmes familiaux. Ginder s'est enfuie de chez elle avec son petit garçon parce qu'elle n'en peut plus de la brutalité de son mari. Des adolescentes s'amuse à flirter avec les garçons qui passent. Hashida est horrifiée: elle vient de découvrir qu'elle est enceinte alors qu'elle doit commencer dans un mois ses études de médecine. En plus Oliver, son amant, est un Noir que ses parents n'accepteront jamais. Asha, en apparence si douce et si équilibrée, fait des rêves dont l'incohérence la trouble. Ces citoyennes britanniques ont un point en commun: elles ont la peau basanée, les yeux très noirs, et elles portent le sari avec une noble élégance. En tout cas les moins jeunes, comme Asha. Les plus jeunes sont vêtues à l'occidentale. Et on comprend peu à peu

qu'elles sont, sans le savoir, divisées en deux clans. Il y a celles qui veulent préserver les mœurs de leur pays d'origine. Et il y a celles qui veulent échapper au carcan d'une tradition qui ravale la femme au rang d'une esclave, d'un animal. Tout cela se précisera lors d'une excursion organisée par le Saheli Asian Women's Centre, c'est-à-dire par Simi, une femme au féminisme généreux et éclairé. Elle va conduire le minibus du Centre vers Blackpool, une station balnéaire située sur la mer d'Irlande et fréquentée par une clientèle très populaire. Les femmes que je vous ai présentées et quelques autres tentent donc d'oublier leurs soucis et s'enfoncent dans le véhicule. Ginder ne se doute pas que son mari, accompagné de ses deux frères, est à sa recherche. Hashida ne sait pas non plus qu'Oliver va la retrouver à Blackpool.

Restez à l'écoute! Raconter la suite serait vous rendre un mauvais service. Je me contenterai plutôt de vous dire que *Bhai on the Beach* est le premier long métrage «fiction» de Gurinder Chada, une Anglaise d'origine africaine (elle est née au Kenya). Son court métrage *I'm British but...*, qui décrivait le point de vue de jeunes nés en Grande-Bretagne de parents asiatiques, révélait déjà ses préoccupations. Présenté à Cannes à la Semaine de la Critique en 1991, son second court métrage, *A Nice Arrangement*, se déroulait dans la maison d'une famille indienne de Londres à l'aube du mariage d'une jeune fille. Un petit film tout en humour et en tendresse. Elle a entre

temps réalisé d'autres documentaires et travaillait, aux dernières nouvelles, à *In the Early Hours of the Day*, un document pour Channel 4 sur des Asiatiques nés au Kenya qui émigrent en Grande-Bretagne. D'un film à l'autre, Gurinder Chada semble donc vouloir approfondir sa propre histoire et, à travers elle, celle de toutes les migrations, de tous les déracinements, de toutes les transplantations.

L'entêtement des hommes

Sans prêchi-prêcha, sans nullement théoriser sur son sujet, elle nous trace avec une sensibilité attentive le portrait de ces femmes de générations différentes issues d'une

autre culture, avec leurs déceptions, leurs espoirs, leurs découvertes. Et l'entêtement des hommes qui se croient desservis par ces changements dans les mentalités. Il ne faudrait cependant pas croire qu'ils sont les plus attachés à la tradition. Leurs pères complexes, les pères ennemis de l'autonomie de la femme, ce sont des femmes. Généralement les plus âgées. Mais un épisode romantique (teinté d'une irrésistible drôlerie) va pourtant faire évoluer Asha. Tout n'est donc pas perdu. On n'a pas envie de s'appesantir sur les mal-adresses accessoires de ce film éclairant et sympathique, triste et drôle, amer et affectueux. Un film universel comme son sujet.

FAMOUS PLAYERS

Ligne INFO-FILM: 866-0111 de 11h00 à 22h00

UNE PURE FORMALITÉ

Gérard DEPARDIEU

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

YVES GASSER présente

LE CAHIER VOLÉ

un film de
CHRISTINE LIPINSKAPARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

LE FILM ÉVÉNEMENT DE L'ÉTÉ

CLAUDE BERRI présente un film de PATRICE CHEREAU

ISABELLE ADJANI • DANIEL AUTEUIL
JEAN-HUGUES ANGLADE
VINCENT PEREZ • VIRNA LISI

La Reine Margot

IMPERIAL Tél. 266-7102 1430 Bleury ★

CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Corbusier ★

CFP DISTRIBUTION

FESTIVAL
ORFORD
1994

POUR VOTRE PLAISIR CETTE SEMAINE

SAMEDI 13 AOÛT

Récital de Lieder par ROBERT HOLL, baryton
DAVID LUTZ, piano
SCHUBERT Winterreise

DIMANCHE 14 AOÛT

Les Beaux Dimanches de la Relève
Concert de jeunes artistes stagiaires, suivi d'un repas champêtre.

MERCREDI 17 AOÛT

Étoiles montantes

Récital de Lieder par MARIA POPESCU, mezzo-soprano
MICHAEL McMAHON, piano
Mélodies de SCHUBERT et de RACHMANINOFF

JEUDI 18 AOÛT

Les Belles Soirées du Jeudi

Concert gratuit de jeunes artistes stagiaires

SAMEDI 20 AOÛT

Mozart et les Impressionnistes

Ensemble Métropolitain
Direction: AGNÈS GROSSMANN
Solistes: ANTON KUERTI, piano
BENJAMIN BUTTERFIELD, ténor
ERIK OLAND, baryton
LES PETITS CHANTEURS DE TROIS-RIVIÈRES
Soprano et alto, solistes membres
de la chorale (Dir. Abbé Claude Thompson)
MOZART Symphonie no 28 en do, K.200
MOZART Concerto pour piano no 15, en si bémol, K.450
MOZART Messe en do - Couronnements, K.317Centre d'Arts
Orford

Renseignements:

(514) 790-ARTS / 1-800-567-6155

SRC
Radio FM
Diffusion 101.1

TELÉ 7

LE DEVOIR

YAMAHA

ARCHAMBAULT
MUSIQUEC'est elle
que j'aime!LA VIE EST PRÉCIEUSE
GÉRER SON STRESS CONTRIBUE
LARGEMENT À UN MEILLEUR
CONTRÔLE DU DIABÈTE.ASSOCIATION
DIABÈTE
QUÉBEC«Un film d'une sensibilité
et d'une fraîcheur exquises.»

- Huguette Roberge, La Presse

tannenbaum
minaCENTRE-VILLE 849-FILM
2011 Université de McGill CFP

COURS DE VIOLON

Petits et grands dès l'âge de
3 ans et adultes de tout âge.
335-1798

LES ARTS

CINÉMA

Palmarès d'inepties

AIRHEADS

Réalisation: Michael Lehmann. Scénario: Rich Wilkes. Image: John Schwartzman. Musique: Carter Burwell. Avec Brendan Fraser, Steve Buscemi, Adam Sandler, Joe Mantegna, et Judd Nelson. États-Unis.

BERNARD BOULAD

C'est pas drôle, la vie d'artiste. Les rockers en savent bien. Ils ont même un bon coup avant d'oser espérer accéder à la postérité. Normal, les places au panthéon des célébrités sont rigoureusement comptées. N'y entre pas qui veut. Comment faire, alors lorsqu'on évolue dans un groupe de garage, pour être entendu par un public et éventuellement attirer l'attention d'une maison de disques? Tourner à la radio, bien sûr.

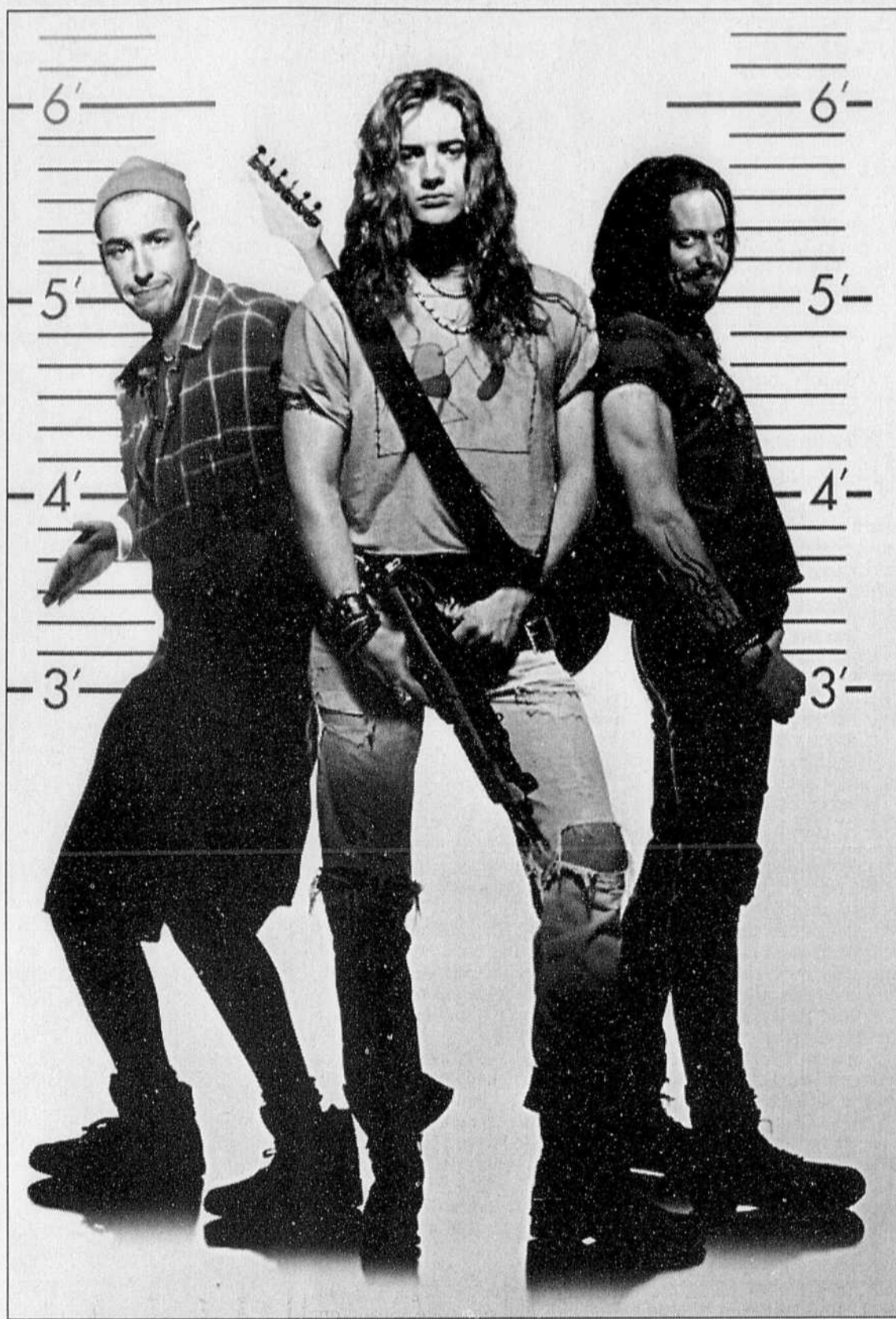
C'est en tous cas le plan poursuivi par Chazz, Rex et Pip qui forment dans *Airheads* un trio de rockers losers qui cherchent désespérément à percer le marché du heavy metal avec leur groupe au nom ringard The Lone Rangers. Chazz (Brendan Fraser), le leader du band, qui est un chômeur professionnel, passe son temps à tenter de déjouer la vigilance des gardiens de sécurité d'une compagnie de disques où il veut faire écouter son démo. Évidemment, ça ne marche jamais. Et voilà que sa copine le laisse tomber, convaincue qu'il ne réussira rien dans sa vie.

Il retrouve ainsi son bassiste Rex (Steve Buscemi) qui est commis dans un magasin de jouets et le batteur Pip (Adam Sandler), nettoyeur de piscine. Ils décident alors de forcer le destin et de risquer le tout pour le tout. Leur objectif: pénétrer dans la station Rebel Radio et persuader le disc-jockey Ian (Joe Mantegna) de diffuser leur illustre création.

Bien sûr, le coup va capoter. Équipés de mitraillettes en plastique volées au magasin de Rex, ils voudront jouer les durs mais rien ne fonctionne comme prévu et ils se retrouvent très vite prisonniers à l'intérieur du bâtiment assiégé par la police. L'animateur, le directeur de la station et d'autres employés deviennent ainsi leurs otages pendant qu'à l'extérieur grossit une foule de jeunes fans séduits par leur acte de révolte.

Airheads prétend être une comédie satirique sur le monde de la musique rock, composé de musiciens plus bêtes que méchants, d'agents véreux, de directeurs de radios pourris et de fans toujours prêts à faire la fête, quel que soit le prétexte. Le résultat n'a cependant rien de drôle et on se demande comment cette version ultra-légère de *Dog Day Afternoon* qui est prévisible d'un bout à l'autre a pu voir le jour. Comment aussi a-t-elle pu attirer des acteurs tels que Brendan Fraser (*School Ties*, *Twenty Bucks*), l'excellent Steve Buscemi (*Reservoir Dogs*) et Joe Mantegna (*House of Games*, *Alice*)? Les dialogues sont ineptes et les blagues sont vulgaires. L'action n'a aucun intérêt. Tous les personnages sont débiles et correspondent à de bien pitoyables caricatures.

Ce film a été réalisé par Michael Lehmann, auteur de *Heathers*, qui avait connu un certain succès d'estime, et de *Hudson Hawk* avec Bruce Willis, un des fours les plus mémorables de Hollywood. Ce qui a sans doute servi de modèle et d'inspiration au film, c'est l'émission *Saturday Night Live* dont Lehmann a voulu imiter le style dérisoire. Il a d'ailleurs déjà tourné pour eux un court métrage et trois des comédiens du film font ou ont déjà fait partie de l'équipe de cette série. Mais un sitcom composé de sketches n'a rien à voir avec un long métrage. On ne peut pas lui appliquer la même recette en croyant que la sauce va naturellement prendre. Cette confusion des genres mène tout droit *Airheads* vers un échec total.



Adam Sandler, Brendan Fraser et Steve Buscemi jouent un trio de rockers losers dans *Airheads*.

À L'ÉCRAN

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★: très bon
- ★★: bon
- ★: quelconque
- ☆: très faible
- ☹: pur cauchemar

LE BÂTARD DE DIEU

Un pur produit psychotronique signé par le producteur français Christian Fechner. Le film raconte l'histoire d'un enfant abandonné à qui on a coupé le nez et qui, dans la France profonde du XVII^e siècle, est entraîné dans une série de mésaventures hautement rocambolesques. Moines pervers, bourreaux sans merci, bandits des grands chemins, héros rebondissant comme une boule de billard. Tout y est, sur des décors de carton-pâte et un jeu digne des pires productions de série B. À lire au second degré pour le délire kitsch ou à fuir.

Odile Tremblay

AIRHEADS

★

De Michael Lehmann. Trois rockers paumés, en mal de reconnaissance, prennent en otages les employés d'une station de radio et exigent de faire tourner leur démo. Comédie satirique d'un pitoyable niveau intellectuel qui sabote le talent de trois bons acteurs, Brendan Fraser, Steve Buscemi et Joe Mantegna. Vivement déconseillé, même sur cassette.

Bernard Boulad

BHAJI ON THE BEACH

★★★

De Gurinder Chada. Des femmes d'origine asiatique font une excursion vers une station balnéaire, en Angleterre. Cette exploration attentive, drôle et affectueuse des problèmes de transplantation d'une culture à l'autre est éminemment sympathique et éclairante, malgré ses maladresses. Au Cinéma de Paris jusqu'au 18 août.

Francine Laurendeau

L'HISTOIRE DU GARÇON QUI VOULAIT QU'ON L'EMBRASSE

★★★

Du Français Philippe Harel, un premier film très «tranche de vie» nous faisant partager les affres d'un garçon de vingt ans, mal dans sa peau, qui voudrait tant plaire aux filles... On se reconnaît dans ce personnage finement observé, non moins finement décrit. Il y a beaucoup d'humour et des petits détails criants de vérité qui servent la crédibilité du film. Ça sent le déjà-vu, le film a des longueurs, mais c'est frais, tendre, naturel, émouvant, plein de promesses.

Odile Tremblay

LE CAHIER VOLÉ

★★ 1/2

De Christine Lipinska. Comédie dramatique, tirée du roman de Régine Deforges, qui évoque avec sincérité et tendresse, mais non sans maladresses, la relation lesbienne d'une adolescente au lendemain de la guerre. Le film n'est pas dénué d'atmosphère mais reste prisonnier d'une certaine lourdeur surtout lors des scènes dramatiques. Reste Elodie Bouchez qui est épatante dans le rôle principal.

Bernard Boulad

CLEAR AND PRESENT DANGER

★★ 1/2

De l'Américain Phillip Noyce. D'après un roman de Tom Clancy. Le thriller de l'été implique la CIA dans une guerre illégale déclarée aux barons colombiens de la drogue. Techniquement bien exécuté, crédible, mené rondement jusqu'à mi-parcours alors que les choses se gâtent et s'étiolent. Harrison Ford paraît figé dans son rôle de justicier viril et sans reproche, mais Willem Dafoe sauve la mise.

Odile Tremblay

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00			
RC	2	4	Le Télé-journal	De quoi j'ai l'air?	Histoires fantastiques	Baseball: New York vs Montréal							Le Téléjournal	Nouvelles du sport	Cinéma (23h50)			
TVA	10	7	Le TVA, éd. 18hres	Aventures de Lassie	Cinéma: L'oeil du tigre—Am. 82 Avec Sylvester Stallone et Talia Shire								Cinéma: Haut les flingues—Am. 84 Avec Clint Eastwood et Burt Reynolds	Le TVA, éd. réseau TVA sports et loterie	Cinéma-Lune: Star 80			
TQS	35	5	Sports plus magazine	Les Simpson	Cinéma: Memphis Belle—G.-B. 90 Avec Matthew Modine et Eric Stoltz								Cinéma: Les Plouffe (1ère/2)—Can. 81 Avec Gabriel Arcand et Emile Genest	Le Grand Journal	Passion plein air			
RQ	17	8	Le monde en mouvement (3e/3)	Équipe Cousteau à la découverte du monde									Cinéma: Le roman de Mildred Pierce—Am. 45 Avec Joan Crawford et Jack Carson	Cinéma: La dette intérieure—Arg. 88 Avec G. Morales et René Olaguivel	Johannes Brahms (23h45)			
TV5	15	15	Le Canada en guerre	Signes	Journal de F2	Vision 5	Sortie libre	Scoubidou	Embarquement	Le soir 3	52 sur la une				Kaleidoscope			
CBC	6	13	Newswatch		Busy Bodies	Jubilee Years	Cinéma: And A Nightingale Sang—Am. 82 Avec Phyllis Logan et Tom Watt						Newhart	Drop The Dead Donkey	Saturday Report	Best of Citybeat	Country Beat	
CTV	12	11	Pulse	This is Country 94	Star Trek: The Next Generation								Beverly Hills, 90210	Basketball: Match de demi-finale du championnat du monde		News, Lottery	Cinéma 12	
CBS	3	3	News	News	Entertainment Tonight	Dr. Quinn, Medicine Woman							Muddling Through	Walker, Texas Ranger (1ère/2)	News	Designing Women	The Golden Girls	
NBC	5	16	News	News	Jeopardy!	Rescue 911	The Mommies	Empty Nest	Cinéma: Danielle Steel's Jewels (2e/2)—Am. 92 Avec Annette O'Toole et Anthony Andrews						News	Saturday Night Live		
ABC	22	22	News	Commercial Program	Star Trek: Deep Space Nine (2e/2)										Baseball: Boston vs Baltimore	Baywatch (1ère/2)	Acapulco H.E.A.T.	
PBS	57	27	14	Rights and Wrongs...	Adirondack	The Editors	McLaughlin Group	As Time Goes By	Keeping Up Appearances	Bless Me, Father	Rising Damp (21h45)	Mulberry (21h50)	Red Dwarf		23h10 / A Tribute to Harry Chapin			
PBS	33	14	27	The Lawrence Welk Show											Keeping Up Appearances	Fawly Towers	Média télévision	Alive TV
MUSIQUE PLUS	20	20	20	MP en direct (12h)	Perfecto	Fax							ConcertPlus: Birth of A Generation		MP en direct de Woodstock			
MUCH MUSIC	26														15h / Woodstock Weekend			

Les dons testamentaires financent une partie importante de la recherche. Sans eux, nous ne pourrions augmenter chaque année les sommes destinées à sauver des vies. Pour prévoir un tel don, demandez au notaire qui rédige votre testament de vous informer des différentes façons de procéder.



Au cœur de la solution!

Tél. : (514) 871-1551 • 1-800-567-8563

LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL

RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	4	Le Téléjournal 18h10 / Découverte	Surprise sur prise	La fête à Luc Plamondon	Cinéma: Les sauf-conduits				Le Dimanche		Nouvelles du sport	Cinéma: Le décalogue: Tu ne convoiteras le bien d'autrui	
TVA	10	7	7	Le TVA, éd. 18hres	Docteur Doogie	Les FrancoFolies de Montréal	Cinéma: À propos d'hier soir—Am. 86 Avec Rob Lowe et Demi Moore				La vie des gens riches		Le TVA, éd. réseau, TVA sports et loterie	23h40 / Vision mondiale	
TQS	35	5	5	Paire d'As	Salle des nouvelles	Les étoiles du Capitole	Cinéma: La légende vivante du Rock N' Roll (1ère/2)—Am. 89—Avec Dennis Quaid et Winona Ryder				Le Grand Journal		23h45 / Cinéma: L'ours et la poupée—Fr. 69		
RQ	17	8	8	Pilotes (18h10)	Charlie Brown	National Geographic	Cinéma: Une femme cherche son destin	Loussier joue Bach			22h40 / Cinéma: Où le soleil est froid—Roum. 90 Avec Oana Pellea et Gheorghe Visu				
TV5	15	15	15	L'école des fans	Magellan (18h45)	Journal de F2	Vision 5	Faut pas rêver	Le lieutenant Lorena (3e/3)		Le soir 3		Demain il fera beau	Le divan	
CBC	6	13	13	The Magical World of Disney (2e/2)		The Road to Avonlea	Cinéma: Dead in the Water—Am. 91 Avec Bryan Brown et Teri Hatcher				News	Venture	Sunday Night...	Sportsweekend	
CTV	12	11	11	Pulse	Travel Travel	America's Funniest	The New America's	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	Cinéma: The Secret—Am. 92 Avec Kirk Douglas et Bruce Boxleitner				News	Pulse	Entertainment Tonight
CBS	3	3	3	News	Emergency Call	60 Minutes		Murder, She Wrote	Cinéma: The Secret—Am. 92 Avec Kirk Douglas et Bruce Boxleitner				News	23h15 / Star Search	
NBC	5	16	16	Broadcast: New York	News	Mystery of the Sphinx	seaQuest DSV	Woman on the Run: The Lawrence Bembek Story (1ère/2)					The Untouchables	Cinéma	
ABC	22	22	22	News	Commercial Program	America's Funniest	The New America's	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	Cinéma: Ghostbusters II—Am. 89 Avec Bill Murray et Sigourney Weaver				Star Trek: The Next Generation (23h20)		
PBS	57	27	14	Julia Child and Jacques Pepin: Cooking in Concert		Kiri Her Greatest Hits Live		21h15 / Maria Callas: Life and Art			Cecilia Bartoli: A Portrait			Cinéma (23h45)	
PBS	33	14	27	17h/Keep America...	The Story of Lassie		Troubadours of Folk Music	The Unforgettable Nat King Cole					Mystery!		
MUSIQUE PLUS	20	20	20	Fax				Film musical: Woodstock—Am. 70 Documentaire de M. Wadleigh							
MUCH MUSIC	26														

NOS CHOIX À LA TÉLÉ

SAMEDI

LE MONDE EN MOUVEMENT

La troisième partie d'un excellent documentaire en trois parts sur l'évolution de la société chinoise. Aujourd'hui, cette évolution dans le domaine des arts à travers les siècles.

Radio-Québec, 18 heures.

SORTIE LIBRE

Parmi les invités, le metteur en scène de théâtre Benno Besson, qui dirige la Comédie de Genève et qui fut l'un des assistants de Bertolt Brecht.

TV5, 20 heures.

LES PLOUFFE

À nouveau le film de Gilles Carle réalisé en 1981 à partir de l'histoire de la famille Plouffe écrite par Roger Lemelin. Ce soir la première des deux parties, et la suite le samedi suivant à la même heure.

Radio-Canada, 21 heures.

DIMANCHE

LA FÊTE À LUC PLAMONDON

L'enregistrement de la soirée-

hommage au parolier québécois qui a eu lieu aux Francofolies de La Rochelle en juillet dernier. On y entendra Catherine Lara, Daniel Lavoie, Claude Dubois, Charlebois, Maurane et d'autres. Aux Beaux dimanches de Radio-Canada à 20 heures.

TROUBADOURS OF FOLK MUSIC

Enregistré en juin 1993, un concert de musique folk avec Arlo Guthrie, Richie Havens, Joni Mitchell, Jefferson Strashko, etc.

PBS 20 heures.

LES SAUF-CONDUITS

Un film de Manon Briand, réalisé en 1991, avec les comédiens Patrick Goyette, Julie Labrecque et Luc Picard. Un triangle amoureux. Aux Beaux dimanches de Radio-Canada, à 21 heures.

MARIA CALLAS: LIFE AND ART

Un documentaire sur la vie et la carrière de la plus célèbre cantatrice du siècle, décédée en 1977.

PBS, 21h15.

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

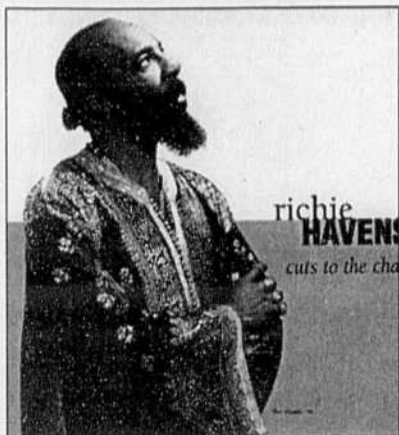
Pilleurs de sépultures

Vendue ad nauseam jusque dans les «infomercials» de la nuit télévisuelle, la musique du festival de Woodstock est aux mains de l'industrie de la nostalgie

THE BEST OF WOODSTOCK
Artistes divers
Atlantic (Warner)

WOODSTOCK
Jimi Hendrix
MCA

CUTS TO THE CHASE
Richie Havens
Forward (Warner)



Vous direz que je suis un sentimental, mais à toutes les fois où, lorsque j'ouvre la télé en revenant d'un spectacle, je tombe sur la bouille réjouie de John Sebastian, j'ai un pincement là, du côté droit. Voir ainsi l'ancien chanteur et principal auteur-compositeur du Lovin' Spoonful, un des meilleurs groupes folk-rock des années soixante, Sebastian le créateur de *Summer In The City*, l'ultime chanson caniculaire, Sebastian le subtil harmoniste qui jouait sur le *Groovin'* des Young Rascals, me rend malade. Que fait-il aux petites heures de ma nuit télévisuelle, le vieux hippie à sandales qui chantait *I Had A Dream* à 500 000 de ses semblables sur la scène du festival de Woodstock?

Eh ben, il colporte. John Sebastian anime un «infomercial» (les publi-reportages du petit écran) où il montre pendant une demi-heure des extraits du festival de Woodstock, évoque le bon vieux temps où l'amour libre ne tuait personne et démontre à quel point la version audio-numérique de la bande sonore de Woodstock sonne mieux que les vieux vinyls et qu'il serait plus que temps de les remplacer, et ce pour un prix imbattable si vous appelez tout de suite au numéro ci-dessous indiqué. Bref, il vend la musique de Woodstock comme un témoin de Jéhovah sa littérature, de la même façon que les compagnies Time-Life et Rhino, à d'autres stations, écoulent leurs compilations de grands succès des années soixante: en mettant le pied dans la porte, en m'achalant jusque dans la nuit. Suffisamment pour que je finisse par les haïr tous, Sebastian, Woodstock et la télévision.

L'horreur, pour moi, tient à ce que Sebastian dévalue, à chaque reprise de sa réclame, la musique que j'aime. Et se diminue lui-même dans le processus. Bientôt, je ne pourrai plus entendre *With A Little Help From My Friends* de Joe Cocker sans grincer comme une craie sur un tableau noir, tellement l'«infomercial» de Sebastian me la vide de toute substance. Pourtant, quelle fabuleuse version il avait donné de la chanson des Beatles à Woodstock, le Mad

de voir, en pleine clarté, Hendrix effectuer les stupéfiants glissandos de *Red House*, on comprend pourquoi la bande sonore de Woodstock n'avait conservé que le medley *Star-Splangled Banner/Purple Haze*: il n'y avait que ça de vraiment bon.

Parasitaire, le nouvel album de Richie Havens, le barbu à djellaba qui avait ouvert le festival, qui zing-zing-zingnait plus vite que son poignet et qui plaquait son énorme pouce sur le manche de sa guitare, vient de déposer sur les rééditions comme une pathétique fleur fanée. Un quart de siècle plus tard, Havens n'a pas bougé d'un iota, zing-zing-zingnant *The Times They Are A-Changin'* de Dylan comme au premier jour, ignorant sans doute, comme les soldats japonais hébétés que l'on retrouvait sur des atolls et qui se croyaient encore en guerre contre les Yankees, que le «protest song» de Dylan est aujourd'hui utilisé dans une pub de firme compatible. Les temps, de fait, ne changent pas: ils régurgitent. Pea- ce, les copains.
Sylvain Cormier

WOMMAT (THE GUIDE)
Youssou N'Dour, Sony

Quand on a eu la chance d'apprécier les derniers concerts de Youssou N'Dour — coup sur coup à Québec puis à Montréal —, on ne s'en remet pas de sitôt. Si on loue le câble et que l'on regarde Musique Plus, on peut quotidiennement se bercer du clip *7 Seconds*... Un délice qui ne doit faire oublier que le dernier-né du génial Sénégalais comprend quatorze autres chansons tout aussi excellentes et très différentes les unes des autres. Il ne manque au répertoire que le disque qui s'use alors bien vite à force d'être écouté.

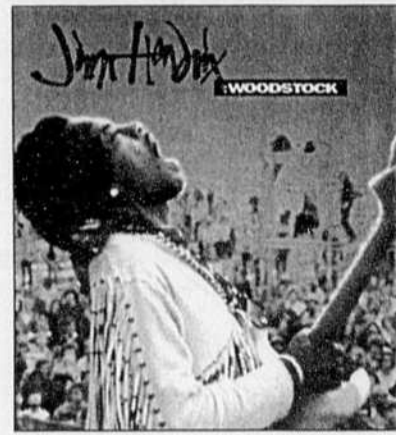
Wommat est bon de la première à la dernière page. Pas besoin d'une centaine d'écoutes pour s'en convaincre! La dominante demeure le mbalax — la pièce *Dem* est un spécimen de choix, une musique de danse au rythme rapide et saccadé, qui est au Sénégal ce que la gigue est au Québec... une spécialité. Quand on s'adresse au maître du genre, on a peu de chance d'être déçu. Mais le mbalax s'adonne aussi à d'autres styles plus langoureux (*Same*) pour parfois mêter les percussions omniprésentes d'instruments électrique sobres — la basse de *Mame Bamba* en est un exemple — et de sensuelles envolées de cuivres qui rendent un esprit très urbain à l'ensemble.

«J'aime les expériences», disait You (pour les intimes de Dakar!)



lors d'une entrevue. «Je présente une musique différente qui associe racines et modernité et qui ne reflète pas l'image traditionnelle de l'Afrique. Je suis confiant dans l'avenir et je ne plus aller trop loin dans les expériences musicales. Ma base doit rester africaine même si je ne suis pas un musicien traditionnel. Je suis une personne moderne... africain».

Le Dakarois n'a pas seulement le génie musical à ses côtés, sa voix au timbre limpide qu'il tiendrait de sa mère est devenu depuis longtemps sa marque de commerce. Et en plus, il ne chante pas danser. En wolof, furani (peul) ou sener dans le texte — heureusement, le livret est entièrement traduit en anglais — les chansons abordent des sujets africains. «Le wolof est la langue dans laquelle je me sens bien. Je vis à Dakar et de la même manière que j'ai mon studio dans cette capitale, je veux respecter le public et servir mon pays.» Ainsi, il traite avec la même loyauté la question de la foi et celle des décolonisations (*No Mele*). Fort de son principe de chimie culturelle, N'Dour reprend le *Chimes Of Freedom* de Bob Dylan dans une version tout à fait personnelle et hautement percussive. Avec cet album qui réunit des grands noms de la musique — le sax puissant de Brandford Marsalis, les choeurs de Lokua Kanza et surtout le duo avec Nency



Cherry aux ancêtres afro-suédois — dont il signe l'essentiel des paroles et musique, Youssou N'Dour vient de franchir un cap déterminant où il se réapproprie les racines africaines et le jazz américain pour en donner une nouvelle musique du monde. Au cas où on en douterait encore, Wommat nous prouve la grandeur de son compositeur.

VIENNE, PARIS, ROME, NEW YORK ET MOSCOU

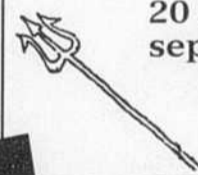
Pour 56,⁷⁰\$, 124,⁸⁰\$ ou 165,⁴²\$, ça vous intéresse?

Évidemment! Envolez-vous grâce aux Concerts Air Canada de l'OSM pour des destinations musicales enivrantes. Décollage à 19h30.

VOICI VOTRE ITINÉRAIRE

LE MYTHE DE FAUST

Charles Dutoit, chef
Manon Feubel, soprano
James Ehnes, violon
20 et 21 septembre



LA RUSSIE

Bramwell Tovey, chef
Artur Pizzaro, piano
22 et 23 novembre



L'AMÉRIQUE

Robert Spano, chef
Chantal Juillet, violon
17 et 18 janvier



VIENNE

Julius Rudel, chef
Gwynne Geyer, soprano
SOIRÉE VIENNOISE
21 et 22 février



LA FRANCE

Charles Dutoit, chef
Pascal Rogé, piano
21 et 22 mars



L'OPÉRA ITALIEN

Jacques Lacombe, chef
Gino Quilico, baryton
2 et 3 mai



3 heureux couples d'abonnés courent la chance de gagner un forfait «week-end symphonique» à Chicago sur les ailes d'Air Canada, hébergement à l'hôtel Swissôtel et un concert du Chicago Symphony Orchestra.

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER! 842-9951

AIR CANADA

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

swissôtel
CHICAGO

FESTIVAL NATIONAL DE MUSIQUE CIBC

Venez entendre les meilleurs musiciens classiques amateurs de tout le Canada.

Soixante-dix jeunes musiciens en compétition pendant deux jours:
jeudi le 18 août de 9 h à 22 h et vendredi le 19 août de 9 h à 17 h

Faculté de musique de l'Université de Montréal

200, avenue Vincent-d'Indy, Outremont
Salles B421 (piano et musique de chambre),
B484 (bois et cuivres) et B399 (voix et cordes).

Entrée libre.

De plus, les premiers prix des six catégories participeront au
Concert du Grand Prix samedi le 20 août à 19 h

Salle Claude-Champagne
220, avenue Vincent-d'Indy, Outremont.

Des laissez-passer sont disponibles dans tous les centres bancaires CIBC de la région de Montréal.

Renseignements : 876-3473.

L I V R E S

La littérature multiethnique crée-t-elle un nouveau ghetto littéraire?

JACQUES THERRIEN

La flopée d'appellations politiquement correctes, les initiatives et les programmes gouvernementaux actuels, basés sur le groupe d'appartenance et la coexistence entre les différentes cultures, n'arrivent pas à endiguer la méfiance des minorités culturelles du Québec. Une approche qui favorise la discrimination positive ne contribue-t-elle pas à créer des ghettos? se demande-t-on.

Le chant harmonieux des expressions telles que multiculturalisme, interculturalisme, ethnoculturel ou intégration agit parfois sur les Québécois de «souche» comme une mélodie lente et soporifique. A force de ménager les susceptibilités, d'agir avec une politesse institutionnalisée et de tenter de régler nos crises d'identité, passons-nous à côté de cette nouvelle réalité? La peur de passer pour des racistes ou xénophobes nous empêche-t-elle de faire face au débat?

C'est peut-être un peu pour toutes ces raisons que les Éditions Balzac lançaient les deux premiers titres de sa nouvelle collection, Autres Rives, avec, en prime, un débat sur la place des écrivains d'origines ethniques dans la littérature québécoise.

Les pièges de la différence

La volonté des éditeurs n'est pas tant de publier une série de pamphlets sur la condition des immigrants au Québec, mais bien de refléter la sensibilité propre aux écrivains de diverses minorités, au demeurant quelque peu différente des Québécois d'origine. Ils présentent donc, *Le Nègre crucifié*, de Gérard Étienne, un témoignage sur la torture en Haïti et, *Golden Eighties*, de Fulvio Caccia, un recueil de douze nouvelles qui «racontent l'histoire secrète, intangible des années quatre-vingt». Suivront, à l'automne, les ouvrages du controversé Mordecai Richler et de Luca Calce, une jeune auteure mont-réalaise d'origine italienne.

Conscients du risque qu'une collection destinée aux écrivains ethno-québécois provoque certaines réticences, les Éditions Balzac ont pris les devants en posant eux-mêmes la question lors du lancement: une collection de littérature multiethnique crée-t-elle un nouveau ghetto littéraire?

Pour l'occasion, deux rédacteurs et deux rédactrices de magazines ont accepté d'en débattre: Lamberti Tassinari de *Vice Versa*, Ghila Benestry Sroka de la *Tribune Juive*, Richard Martineau de *Voir* et Dominique Ollivier de *Images*.

Même si, pour la plupart des intervenants, toute nouvelle publication est une occasion de réjouissance, une collection présentée sur la base de l'origine ethnique des auteurs en inquiète plus d'un.

«Je me demande pourquoi souligner l'altérité», s'interrogeait, d'entrée de jeu, Dominique Ollivier. Il faut, selon elle, investir dans les structures en place et éviter ce qu'elle appelle les pièges de la différence: «C'est vrai que nous ne sommes pas tout à fait pareils, mais ça ne nous empêche pas d'être Québécois. C'est le péché que j'impute à cette collection. J'ai l'impression, qu'avec elle, on nous stigmatise comme étant

l'autre, peu importe le temps qu'on a passé ici, peu importe nos préoccupations», déplore-t-elle.

Lamberto Tassinari, ardent défenseur de la question transculturelle avec la revue *Vice Versa*, voit les choses différemment: «Ce que je regrette dans la parution d'une collection semblable, c'est qu'elle soit nécessaire, que la réalité la provoque, la suscite». Il déplore aussi que d'autres éditeurs, depuis toujours, n'aient pas complètement ouvert leur porte aux auteurs venus d'ailleurs. «On revient, ajoute-t-il, après dix, vingt ans, avec cette nécessité de pointer l'altérité et ça, c'est en soi inquiétant».

Québécois de souche, Richard Martineau partage la vision de Tassinari quant au manque de sensibilité des

éditeurs québécois face aux écrivains néo-québécois ou immigrants, mais n'approuve pas pour autant la venue de cette nouvelle collection: «J'ai des craintes. Je déteste toute forme de ghetto. Il n'y a pas de bons ou mauvais ghettos. J'ai peur de diviser les gens entre moi et les autres», s'inquiète-t-il. Dans cette logique, Martineau se demande, en lançant une boutade, s'il faut créer une sous-collection pour les femmes immigrantes qui ont une parole différente des hommes immigrants. Ou encore, créer une sous-collection pour les jeunes femmes immigrantes qui ont une parole différente des immigrantes plus âgées. «Comme lecteur, de conclure le journaliste, je me dis toujours qu'il y a des livres que j'aime et d'autres que je n'aime pas. Il y a de bons et de mauvais écrivains. C'est comme ça que je les divise et non pas par leur origine ou leur couleur de peau.»

Une victoire du texte sur la barbarie

À la table, Ghila Benestry Sroka, de la *Tribune Juive*, sera la seule à appuyer sans réserve la venue de la collection Autres Rives. Elle soutient que même s'il y a plus de 150 auteurs d'origines métèques qui ont été recensés dans les différentes maisons d'édition, elle croit fondamentalement qu'il y a une place ici pour une collection de ce genre. Elle considère que cette collection n'est rien d'autre qu'un tremplin pour des auteurs connus ou inconnus. Il revient aux éditeurs d'aller chercher ces auteurs. «Selon moi, toutes les maisons d'édition sont ethniques. Le Québec, c'est un grand ghetto dans l'Amérique anglophone. Il y a 92 ethnies au Québec et il faut célébrer la différence dans la reconnaissance de l'autre», lance-t-elle. Elle terminera son laïus en rappelant les horreurs de l'antisémitisme et de l'antijudaïsme où des tribunaux condamnaient les écrits juifs. «La publication d'un livre, dit-elle, est en soi une occasion de réjouissance et, en quelque sorte, une victoire du texte sur la barbarie.»

Comme tout bon débat qui se tient, la parole fut donnée au public qui était venu nombreux à la Bistrote, un bistrot-bar du boulevard Saint-Laurent.

Si, règle générale, le débat s'est maintenu sur un ton relativement calme, il n'en demeure pas moins que le sujet soulève tout de même certaines passions. A preuve, cette intervention d'un intervenant Québécois, d'origine haïtienne: «Multiethnique et ghetto sont des termes qui me répugnent. Je suis au Québec, j'écris au Québec avec mon âme québécoise, avec tout l'apport que j'y ai apporté et qui est enrichi par le Québec... On me dit multiethnique. Je ne suis pas un ethnique, je suis un homme», clame-t-il.

Après plusieurs années passées au Québec, l'homme revendique le droit d'être Québécois et non pas un Québécois d'autre origine: «Si nous sommes autres et si nous restons autres, nous n'avons peut-être pas notre place ici. Nous sommes des Québécois et avec tout ce que nous avons de différents, bâtissons donc ce pays, bon Dieu!»

Une autre intervenante immigrée tenait à mettre certaines choses en perspective face à l'avènement de la nouvelle collection: «Ce type de manifestation émerge d'un besoin et ce besoin là existe. Le ghetto, personne n'aime ça. Si un ghetto se crée, c'est parce que les gens sont ignorés, sont refoulés». Par son propos, elle tenait à souligner la complexité du problème et éviter de faire de l'angélisme. Elle tenait à rappeler que les gens se battent avec les moyens du bord et que ce sont souvent les hommes et les femmes politiques qui ne font pas leur boulot. Ils divisent par leur manière de s'adresser aux ethnies. «J'ai certaines difficultés parce que ce n'est pas moi qui génère cette appellation de minorité ethnique, de petit groupe-machin. Je suis souvent obligé de me définir en fonction des autres. C'est toujours plus complexe parce qu'il faut apprendre à vivre avec la volonté de faire partie d'un tout et en même temps apprendre à vivre avec cette difficulté. Quelquefois, on voudrait trancher les choses simplement et on finit par ne pas comprendre la complexité de ces choses-là».

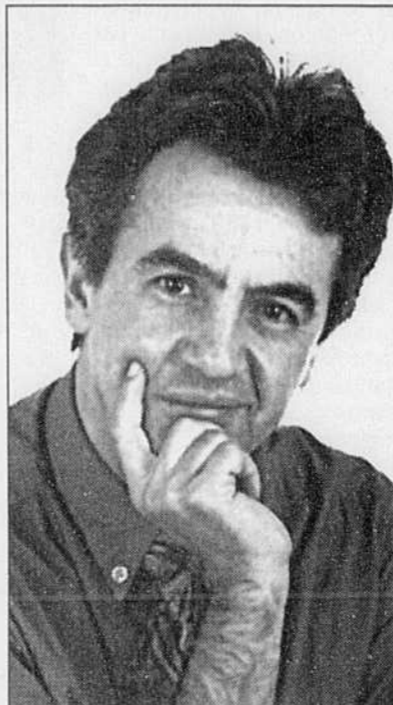
Puis, un Québécois de souche rappellera que l'écrivain dans la société est un marginal. Que la littérature est elle-même un ghetto. Il suggérera de faire attention de ne pas créer un ghetto dans le ghetto. Un autre, dans un propos plus politique, déclarera que si l'on veut que ce Québec devienne quelque chose, qu'on le fasse ensemble sinon, qu'on en fasse rien.

Lamberto Tassinari conclura en apportant certains éléments de réflexion. «Lorsque je suis arrivé à Montréal, j'ai été frappé par la rigidité de l'aspect majoritaire québécois vis-à-vis les immigrants. Cette réflexion renvoie à cette difficulté, à cette interrogation sur ce manque de sensibilité, ce manque de capacité à organiser un véritable débat politique et civil sérieux. La véritable question se trouve dans cette incapacité d'une société ex-minoritaire à gérer de façon convenable et sensible ses rapports avec les minorités.» Deviendrons-nous jamais des Québécois? se demandera-t-il. «Est-ce qu'on s'est véritablement débarrassé de ce problème d'identité? Est-ce qu'on est en mesure d'avoir dépassé collectivement cette phase régionale identitaire ethnique? Non, je ne le crois pas», avoue-t-il.

Ce à quoi le poète Gaston Miron répondra: «Nous non plus nous ne savons pas si nous allons devenir Québécois. Alors, c'est tous ensemble que nous allons le décider puisque de part et d'autre, on ne le sait pas».

Puis, la soirée s'est terminée sur les rythmes de la musique raï algérienne. Dans ce petit microcosme urbain se trouvaient des gens de diverses nationalités dansant différemment sur le même rythme. Peut-être y avait-il là l'esquisse d'un Québec prochain?

A moins, comme le dirait notre pamphlétaire national, Michel Tremblay, que nous soyons vraiment un peuple de Ti-coune!



Fulvio Caccia

PHOTO LE DEVOIR



Mordecai Richler

PHOTO PC

BEST-SELLERS

LIBRAIRIE
RENAUD-BRAY

1. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay — éd. Leméac / Actes Sud
2. LES VUES ANIMÉES, Michel Tremblay — éd. Leméac
3. L'AVALEUR DE SABLE, Stéphane Bourguignon — éd. Québec-Amérique

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE TRICHEUR: ROBERT BOURASSA ET LES QUÉBÉCOIS, 1990-91, Jean-François Lisée — éd. Boréal
2. LE NAUFRAGEUR: ROBERT BOURASSA ET LES QUÉBÉCOIS, 1991-92, Jean-François Lisée — éd. Boréal
3. PILOTER DANS LA TEMPÊTE, Léon Courville — éd. Québec-Amérique / Presses HEC

ROMANS ÉTRANGERS

1. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle — Nil éditions
2. SOUVIENS-TOI, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
3. LE PREMIER HOMME, Albert Camus — éd. Gallimard
4. DERRIÈRE LA PORTE, Alina Reyes — éd. Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE LIVRE TIBÉTAÏN DE LA VIE ET DE LA MORT, Soggal Rinpoché — éd. La Table Ronde
2. LES HOMMES VIENNENT DE MARS ET LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS, John Gray — éd. Logiques
3. LE SOIN DE L'ÂME, Thomas Moore — éd. Flammarion

LIVRE JEUNESSE

1. ILS DANSENT DANS LA TEMPÊTE, Dominique Demers — éd. Québec-Amérique

LIVRES PRATIQUES

1. PÉDALER MONTRÉAL ET SES ENVIRONS, collectif — éd. Tricycle
2. LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1995, collectif — éd. Larousse

COUP DE COEUR

1. APPARITIONS, Tourgeniev — éd. Mille et une nuits.

5219, ch. de la Côte-des-Neiges 342-1515

BANDES DESSINÉES



De tout dans la quatrième dimension

MILDIOU
De Lewis Trondheim
éd. Seuil

Lewis Trondheim est un auteur de bande dessinée des plus particuliers, qu'on ne saurait rattacher à aucun courant, aucune école. Ses récits, où l'improvisation tient souvent lieu de moteur, sont d'un ludisme enivrant, à la limite du délire maniaque. Ajoutez à cela un trait minimaliste que confère à son dessin une esthétique plus (faussement) enfantine que naïve, et vous aurez une vague idée de l'originalité déconcertante de son travail.

Mildiou, son dernier ouvrage, se présente comme une poursuite infernale entre un tyran et un serf révolté, dans un Moyen âge de carton-pâte. Tout autre économie de récit aurait ravalé cette cavale au rang d'épisode, qui ici, au contraire, en dépit de toute convention et de tout bon sens, s'étire au point d'avaler le propos tout entier. Malgré une fin en queue de poisson, la chose est beaucoup plus qu'une simple curiosité. A découvrir.

LES PASSAGES DU VENT TOME I & V
de François Bougeon
éd. CastermanLES CHANTIERS D'UNE AVENTURE
de Michel Thibaut
éd. Casterman

Lorsqu'en 1979, François Bourgeon met en branle *Les Passages du vent*, il est sans doute loin de se douter qu'il est à la veille de bouleverser la bande dessinée historique jusqu'alors dominée par le *Alix* de Jacques Martin. La série fut, en effet, un succès énorme. Dans la foulée, le genre proliféra de façon démesurée, au point de complètement saturer le marché des années 80, ce qui a pu faire oublier au grand public que Bourgeon était, à l'origine, un auteur à la démarche originale. Casterman a justement républié dernièrement les cinq tomes de cette série se passant au 18^e siècle, où l'on assiste aux amours de Isa et Hoël sur fond de marine et de trafic d'esclaves.

Pour accompagner cette réédition, Casterman nous offre également *Les Chantiers d'une Aventure* de Michel Thibaut, à la fois apologie, «making of» et regard critique sur l'œuvre de Bourgeon. Non-fanatisme s'abstenir.

JEAN-CLAUDE TERGAL RACONTE SON
ENFANCE MARTYRE
de Tronchet
éd. Fluide Glacial

Nous avons tous eu une enfance malheureuse et pleine de mys-

ères. Celle de Jean-Claude Tergal, le dragueur le plus éconduit de toute la BD, n'échappe pas à cette règle. Tronchet, avec l'humour à la fois absurde et acerbe qui le caractérise, explore ici l'âge tendre et la nostalgie que suscite sa réminiscence. Et pour la première fois chez lui, une certaine tendresse s'allie au cynisme.

LA VOYANTE
de Jean-François Bergeron
et André-Philippe Côté
éd. Falardeau

Le destin est-il véritablement cette mécanique implacable qui se referme, sur chacun de nous, une fois le temps venu? *La Voyante* de Bergeron et Côté laisse entendre que oui. Dans ces six récits fantastiques, qui ne sont pas sans rappeler ceux de la série télévisée *The Twilight Zone*, Côté nous démontre sa profonde connaissance de l'art de la chute, merveilleusement servi ici par le dessin semi-réaliste de Bergeron.

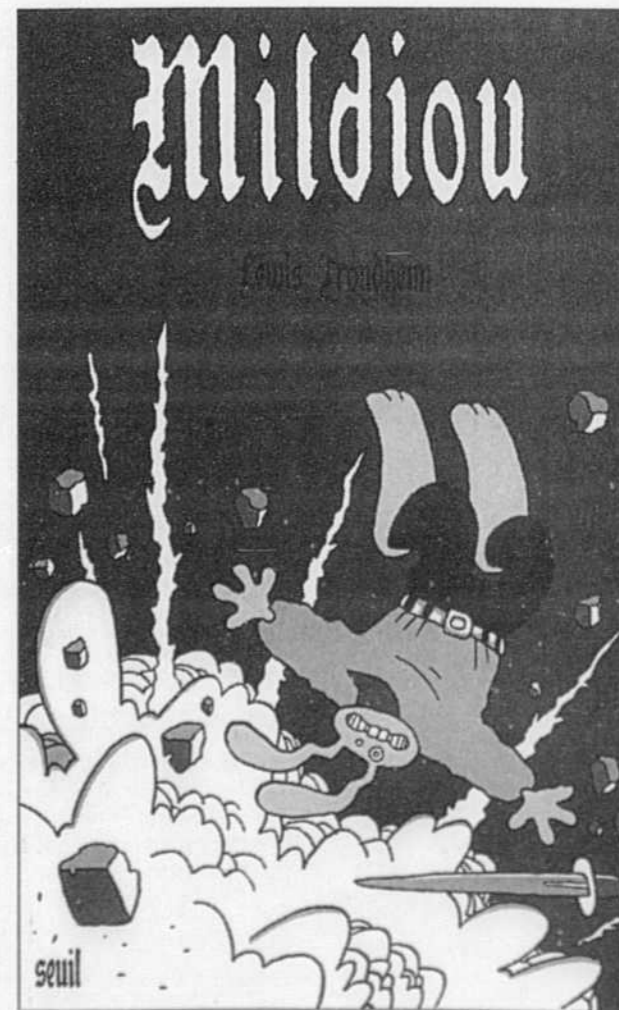
AUX RISQUES DE L'AMOUR
de Carlos Gimenez
éd. Fluide Glacial

L'amour toujours l'amour. Carlos Gimenez est l'un des auteurs de bande dessinée les plus importants nous venant d'Espagne. Il nous livre ici une série de courtes saynètes ayant pour thème commun la séduction et la trahison. Comme toujours chez lui, on y retrouve sa prédilection pour les situations tordues et embarrassantes. Sans doute pas le meilleur album de cet auteur de grand talent, mais l'une des histoires, *L'Avant-dernier*, récit d'une bagarre de bistrot qui se désamorce aussi soudainement qu'elle démarre, mérite à elle seule le déplacement.

AVATARS
de Wintz et Delangle
éd. Casterman

L'Occident épuisera-t-il un jour le capital d'exotisme qu'il retrouve en l'Orient? Il est permis d'en douter. Ainsi, Hanomag Henschel, le héros borgne de Wintz et Delangle, débarque-t-il, pour son deuxième album, aux Indes. Mais voit-on autre chose que l'étrangeté à l'étranger? et ne désire-t-on pas, somme toute, demeurer mystifié, dépassé, plutôt que de voir et d'entendre ce qui se déroule sous nos yeux? C'est du moins le cas de notre voyageur, qui traversera cette contrée comme il le ferait d'un rêve, qui se termine d'ailleurs mal pour lui.

Pierre Lefebvre



L I V R E S

Cézanne et Zola: histoire d'une brouille

CÉZANNE ET ZOLA SE RENCONTRENT
Raymond Jean, Actes Sud,
136 pages

ALAIN CHARBONNEAU

En 1886, Zola publie *L'œuvre*, quatrième pierre enlève entre *Germinal* et *La terre* dans la vaste architecture des Rougon-Macquart. A sa parution, le livre est reçu comme une douche froide par le clan impressionniste, et par Monet en particulier qui reproche à l'écrivain naturaliste de fourbir des armes aux détracteurs, alors nombreux, de la nouvelle peinture des «Refusés». Et pour cause : *L'œuvre* décrit le destin tragique de Claude Lantier, peintre de son état, qui sacrifie sur l'autel de son art femme, famille et fortune pour finalement mettre fin à ses jours, laissant derrière lui une œuvre inachevée. Dans les milieux concernés, on a vite fait d'associer Lantier à Cézanne — même si, dans les faits, la figure emprunte aussi à Manet — et l'on est d'autant plus fondé à le faire que les premiers chapitres évoquent sans pudeur l'amitié de jeunesse entre Zola et Cézanne, leurs baignades buissonnières à Aix, leurs premières conquêtes et le «trio d'inséparables» qu'ils formaient avec Baille au collège.

A l'époque de la parution, les liens entre les deux hommes sont déjà passablement relâchés. Alors que l'un gravit quatre à quatre les échelons du succès littéraire et de la reconnaissance sociale, l'autre boude les coteries parisiennes et s'enivre de la lumière provençale. Rien ne prouve que Cézanne ait lu le livre-portrait de son ancien compagnon, ni même, s'il l'a lu, qu'il se soit reconnu dans ce peintre génial mais raté, cet avorton de la couleur, ce «soldat de l'incrédulité» comme le qualifie Zola. Quoi qu'il en soit, la clé ouvrirait trop grand la porte du réel, et la publication de ce roman de l'échec et de la peinture incapable mettra définitivement un terme à l'amitié entre le peintre de la Sainte-Victoire et le maître de Médan.

Tel est le point d'arrivée de *Cézanne et Zola se rencontrent*, le dernier livre de Raymond Jean qui rappelle les circonstances dans lesquelles les



PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Émile Zola

deux artistes se sont rencontrés, connus, aimés, puis séparés. Professeur et critique de métier, l'auteur de *La lecture* aime à mettre la fiction au service de son savoir, et son livre, qui tient de toute évidence plus de l'essai déossé que du roman farci, n'échappe pas à la règle. Jean affuble les deux hommes d'une psychologie vraisemblable et, puisant aussi bien dans les biographies consacrées que dans la correspondance et les livres de Zola, il refait la carte d'une brouille entre

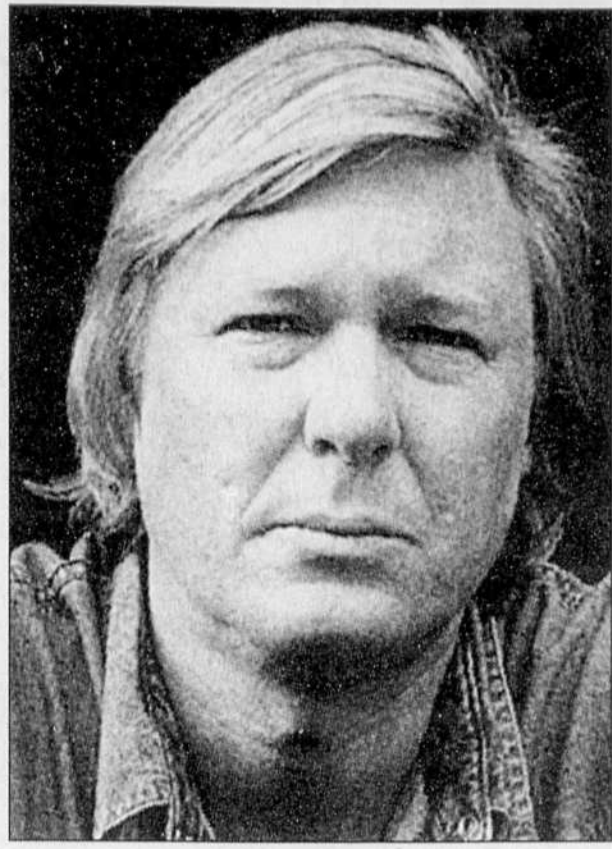
deux êtres d'exception qui furent dans leur prime jeunesse unis par les mêmes rêves de gloire et de reconnaissance. Zola à Cézanne : «J'ai fait un rêve... J'avais écrit un beau livre, un livre sublime que tu avais illustré de belles, de sublimes gravures. Nos deux noms en lettres d'or brillaient, unis sur le premier feuillet et, dans cette fraternité du génie, passaient inséparables à la postérité.»

Le mérite du livre de Jean est de nuancer le point de vue de Zola sur

Cézanne et de garder bien vivantes les contradictions qui travaillent le roman incriminant et les critiques d'art que l'écrivain signait régulièrement. Zola, il fallait le rappeler, a longtemps épaulé son compagnon lors de ses démêlés avec l'Académie et n'a pas ménagé les efforts quand il s'est agi de l'aider à trouver atelier où peindre et chambre où coucher. Reste que Jean s'en tient, sinon à l'anecdote, du moins à l'histoire artistique et qu'il rate, ce faisant, une belle occasion de donner à l'épisode une portée plus générale, voire carrément théorique.

Alors que l'un gravit quatre à quatre les échelons du succès littéraire, l'autre boude les coteries parisiennes et s'enivre de la lumière provençale. Car que Zola ait écrit *L'œuvre* importe en somme moins que le fait qu'il ait regardé l'impressionnisme avec les yeux de Courbet et qu'il ait donné à cette myopie force de goût — ce qui est plus grave et porte plus à conséquence que d'être tenu responsable d'une querelle d'anciens potaches. Son «aveuglement devant la peinture», comme le dénonçait déjà un ouvrage de Pierre Daix, n'est d'ailleurs pas un cas particulier: il amorce un inquiétant dialogue de sourd entre la toile peinte et la page écrite, entre les couleurs et les mots, et creuse les premiers pieds d'un fossé qui n'a cessé depuis de séparer davantage ces deux formes bien autonomes de langage que sont devenues la peinture et la littérature. Comme si, à la fin du XIX^e, se déliait soudain le nœud entre *pictura* et *poesis* qui fondait depuis des siècles la doctrine classique de la représentation dans le domaine des arts.

De cette rupture, qui inaugure notre modernité, le contentieux entre Zola et Cézanne constitue un emblème riche et lourd de sens. Il eut fallu le montrer.



David McNeil

LECTURES D'ÉTÉ

Troisième trompette au paradis

TOUS LES BARS DE ZANZIBAR
David McNeil
Gallimard, 177 pages



ROBERT LÉVESQUE

Zanzibar c'est le bout du monde comme on dit le bout de la vie; c'est le paradis, jolie façon de dire la mort; c'est, dans l'univers de David McNeil, le bar promis, celui dans lequel, lui dit Mezz Mezzrow un jour, «un homme digne de ce nom se doit d'avoir une bouteille à son nom». Zanzibar ce sera plus tard, bientôt peut-être, si tout va mal, une jolie toiless vous servira un daquiri dès l'entrée, s'imaginer McNeil, il y aura là, avec chacun sa bouteille marquée, le vieux Duke, Louis Armstrong, Cendrars et Prévert, Montand et Simone, Miles Davis, Mezz Mezzrow sa «rage de vivre» passée, Mingus sa «vie de chien» terminée, bref les amis et de la fraîche pour tout le monde sans heure de fermeture.

Récit constamment étonnant et gai — dans le ton trombinoscopique de Boris Vian —, cette autobiographie est écrite au rythme comme on écrit au son, c'est un solo de batterie. Il faut savoir, et ne plus oublier, que David McNeil est un musicien, un chanteur à guitare qui a eu ses enregistrements et ses tournées de province, il a des textes que chante Montand, mais sa carrière — il vous la raconte sans rancune — n'a jamais démarré vraiment et il le dit page 165: «je suis le seul chanteur tout à fait oublié avant d'être connu.»

Sa recherche du temps perdu, McNeil la fait démarrer en 1962 à Londres alors qu'il a 17 ans et six pieds trois. Ça se termine quelque part aujourd'hui pas loin de la cinquantaine. Pour tout bagage on a sa gueule, comme dans la chanson de Ferré: une gueule de marin danois, un cœur de bateleur et des neurones de beatnick, McNeil est une géographie à lui tout seul: né dans le Bronx, une enfance du côté de Saint-Paul-de-Vence avec papa, une jeunesse à Londres et une mère à Bruxelles. Prémises solides d'une vie de nomade qui courra les filles aux quatre coins de l'Europe routarde, avec les copains, en dévalant des quartiers glissants dans la terrible formule un bar une bière...

Toujours il se ramasse, David McNeil, et un projet dormait à côté de lui. On ouvre un resto, on fait la tournée des Maisons de jeunes, on se lance dans une arnaque sûre qui finira mal, on devient commis d'épicerie dans une boutique de luxe, on vendeur de saucisses à Stratford, on tourne un film porno, on invente le steak Godot qui n'arrivera jamais sur la table (il y a quelque chose d'Allais chez McNeil), et tout se vaut puisque le grand rêve, lui, n'est jamais arrivé — et n'arrivera plus sur terre — qui était d'être troisième trompette, un soir ou dix minutes, dans le band d'Ellington.

Survolt guidé, vitesse assurée, la pointe de siècle qui défile sous les doigts de l'écrivain David McNeil a des couleurs acides et épanouies; c'est Brigitte Bardot dans une piscine lorsqu'il a 13 ans en haut de Saint-Paul (et en 58 la Bardot c'est beau), c'est Mai 68 dont il ne dit guère («des enfants gâtés qui renversent des voitures»), c'est la Vietnamiennne qui fait strip-tease rue Fontaine, c'est l'art du vide-frigo pour s'illusionner une bouffe, c'est les choses de la vie quand on a des cigarettes d'avance, des chaussures de rechange, et qu'il ne faut pas toujours compter ses sous avant d'entrer au bistro.

On pense à Prévert, que McNeil a bien connu, «qui buvait des Piconsbrières en achetant des glaces aux enfants des écoles sans savoir que bientôt des fonctionnaires idiots qui ne l'ont jamais lu nommeront de son nom au moins trois cents lycées.»

On ne lui en souhaite pas des lycées à David McNeil, mais on est sûr qu'il sera troisième trompette dans le band du Duke quelque part du côté de Zanzibar. Autour de minuit.

On a ses bars, comme on a ses peines et puis ses joies. On les délaisse, on les retrouve, on ne les prête jamais. Des bars tenus au loin, autant que possible, beaux comme des souvenirs et tristes comme des passés simples. Diaspora des zincs. Parce qu'on est chez soi partout étranger un amer picou ou un rhum coca.

Des bars à l'étranger où dans l'abattement d'un soleil mexicain on a pu trouver dans la bière lime et sous le ventilateur la fraîcheur convoquée et rassurante de tous les bars du monde, des bars étrangers où parfois dans la furie bruyante d'une ville du Nord italien, peut-être Trieste, ou bien Porto au Portugal, ou n'importe où, on a pu faire les trois points de suspension sur sa vie...

Je me souviens d'un bar désert à Nuremberg, il y avait plein de ces anciens disques noirs dans leurs pochettes usées par des générations de jeunesse morose, cordes de micro-sillons ou dormaient des Bardot et des Beatles, des Muddy Waters et des Fats Domino, des *Petite fleur* et des *Tea for two*. Il y avait une fenêtre d'entresol où l'on devait voir, pour peu que l'on avait vingt ans dans les années 30 — sale conjoncture européenne — les bottes de cuir claquant au pas de l'ioie des congressistes hyper-disciplinés d'Hitler à chaque printemps venu. J'ai dû y vivre deux ou trois vies, ce soir-là, à Nuremberg, en écoutant Dietrich et puis Django, et puis le Duke, et Lotte Lenya...

Je me souviens d'un bar tapageur à Chandler où dans les vitres embuées et l'heure noire se devinaient les cheminées d'usine d'une ville qui crachait toute la nuit ses odeurs de pulpe nauséabonde vers le ciel, comme des signaux de rage établie; à la sortie, les oreilles meurtries par un mauvais rock, on y trouvait son pneu crevé. Dureté des industries au fond des verres vides. Bars violents.

J'ai un faible pour les bars déserts, les tranquilles, du type café au bout de la plage comme dans un album de Régis Franc. Lorsque j'en découvre un au cœur des villes, dans une rue en pente de Lisbonne ou dans une ruelle en coude du vieux Londres, mon cœur se détend, j'aurais des romans à y écrire et je suis déjà familier avec le bleu du rideau usé et le défraîchi des photos d'îles grecques et d'équipes de foot.

Si mon article prend ce tour — éloge du bar — c'est que David McNeil m'y attire comme un ami qui vous siffle, comme le diable vous fait signe vers cinq heures de l'après-midi. Son livre est la porte battante de tous les pubs, de tous les bistros et de tous les bouis-bouis considérés comme maisons secondaires à qui n'a pas vraiment le sens du domicile fixe. Lisez *Tous les bars de Zanzibar*, c'est une grande virée gentille de Londres à Marrakech, sans passer par Zanzibar, c'est une vie racontée à un train d'enfer, «d'un bar l'autre» comme les châteaux de Céline, parce que si l'on rigole aux détours on n'en est pas moins dans une fuite. C'est la vie...

À Zanzibar on n'ira pas, parce que

Où va le roman?

ATELIER DU ROMAN 2
Éditions Arléa, Paris.
NAIM KATTAN

Voici le deuxième numéro d'une revue consacré au roman. Tout y semble délié: les auteurs, le choix des thèmes et des œuvres. Il s'agit d'une remise en question des modes, des théories tout autant que des succès de vente. Dans le premier numéro, des critiques, des universitaires s'étaient penchés sur l'oeuvre d'un écrivain, Hermann Broch, dont on se contente, souvent, de citer le nom sans éprouver le besoin d'explorer son univers.

Dans le deuxième numéro, la revue dirige son attention à la fiction de Witold Gombrowicz auquel le directeur de cette publication, Lakis Proguidis avait consacré un essai: *Gombrowicz malgré la critique*. Titre on ne peut plus symptomatique. En fait,

L'Atelier du roman met en question, non pas tant la critique que deux phénomènes qui se donnent des allures de critique mais qui, en réalité, usurpent sa place et son rôle: une certaine démarche universitaire redondante et une industrie de promotion publicitaire. Ainsi, si Gombrowicz jouit d'une grande renommée, il n'est point célèbre. Autrement dit, il n'a pas véritablement pénétré le marché. Dans ce numéro, Milan Kundera, Ernesto Sabato, Guy Scarpetta, Yves Hersant... ne cherchent pas à réévaluer les écrits de Gombrowicz, encore moins à en faire l'étude. Ils célèbrent ce romancier hors cadre qui, en remettant en question l'art du roman, l'a renouvelé.

Les autres chroniqueurs s'emploient à débusquer les prétentions et les fausses valeurs. Ainsi, Morgan Sportes interroge les prémises du *Nouveau Roman* et Lakis Proguidis

pourfend ce qu'il considère comme un abîme de confusion, de fausse profondeur: le dernier roman d'Edouard Glissant: *Tout-monde* bénéficiant de rares critiques, l'auteur fut abondamment interviewé se transformant ainsi en son propre commentateur.

La revue reprend un article de François Ricard publié il y a un an dans *Études françaises*, où il rend compte de son expérience d'éditeur, de lecteur de manuscrits. Si le nombre de ceux-ci se multiplie, dit-il, c'est que la frontière entre littérature et écriture tend à disparaître. Dès que la distance hiérarchique entre les deux s'amenuise, les vannes de l'écriture s'ouvrent et les manuscrits pullulent.

Je voudrais signaler le remarquable texte du discours que la poétesse tchèque Vera Linhartova qui vit à Paris et écrit en français, discours prononcé à Prague en 1993 au colloque

Paris-Prague: Intellectuels en Europe: «Mes sympathies vont aux nomades, je ne me sens pas l'âme d'un sédentaire. Aussi suis-je en droit de dire que mon exil à moi est venu combler ce qui, depuis toujours, était mon vœu le plus cher: vivre ailleurs. Ma décision avait été prise bien avant mon départ, et le concours de circonstances — que je ne qualifierais ni d'heureux ni de malheureux, mais de strictement neutre — n'a fait que me propulser sur la route que, dans d'autres circonstances, j'aurais prise également.»

L'Atelier du roman est né après la débâcle de l'idéologie littéraire des démocraties populaires. La revue démontre qu'avec les Broch, les Gombrowicz, le roman a poursuivi sa voie en dépit des ukases des censeurs. Des rodomontades de ces derniers, il ne reste que des rumeurs de bavardages mais aussi, malheureusement, le souvenir de pénibles obstacles.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE C'ÉTAIT MONTRÉAL EN 1994

LE DEVOIR

L.L. LOZEAU

Participez autant de fois que vous le désirez. Les meilleures photos seront publiées chaque mardi.
Tous les supports sont admis.

- 1er prix: un objectif zoom Sigma 28-200 mm d'une valeur de 400 \$
- 2e prix: un sac-photo Lowe Pro d'une valeur de 150 \$
- 3e prix: un trépied Manfrotto d'une valeur de 100 \$

Les épreuves doivent être envoyées à:

C'était Montréal en 1994

a/s Le Devoir

2050, rue de Bleury, 9e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9

Chaque épreuve doit porter le bon d'identification suivant à l'endos.



Brève description du sujet	
Nom	
Adresse	
Ville	Code postal
Téléphone	

Le prix sera attribué par un jury qui sélectionnera les meilleures soumissions à chaque semaine. Le Devoir publiera cette sélection tous les mardis du 19 juillet au 30 août inclusivement. Les photographies seront acceptées jusqu'au 23 août, le scellé de la poste faisant foi de la date d'envoi. Les gagnants seront avisés par téléphone et leurs noms seront rendus publics le 30 août. Les participants qui désirent récupérer leurs épreuves doivent joindre à leur envoi une enveloppe pré-affranchie et pré-adressée. En l'absence de cette enveloppe, les photographies seront jetées. Les règlements de ce concours sont disponibles aux bureaux du Devoir.

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ASTRE: (849-3456) — The Mask 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 10, dern. rep. ven. sam. 23 h 10 — True Lies 13 h 15, 16 h, 18 h 45, 21 h 45, dern. rep. ven. sam. 23 h 55 — Clear and Present Danger 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30, dern. rep. ven. sam. 23 h 05 — The Client 13 h 10, 15 h 30, 19 h, 21 h 20, dern. rep. ven. sam. 23 h 40

DAUPHIN: (849-3456) — Danger immédiat 13 h 10, 16 h, 18 h 45, 21 h 20 — Le roi lion 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 15, 21 h 15
DÉCARIE: (849-3456) — Clear and Present Danger 13 h, 15 h 50, 18 h 45, 21 h 30 — The Lion King 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30
DORVAL: — Clear & Present Danger 13 h 15, 16 h, 19 h 10, 22 h — The Mask 13 h, 15 h 05, 17 h 10, 19 h 30, 21 h 40 — True Lies 13 h 10, 15 h 50, 19 h 20, 22 h 05 — Forrest Gump 13 h 05, 15 h 45, 19 h, 21 h 45

À QUÉBEC

CINÉMA STE-FOY: — The Mask 13 h 05, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 20, 21 h 30 — Clear & Present Danger 13 h 10, 15 h 50, 19 h, 21 h 45 — Vrai Mensonge 13 h, 15 h 45, 19 h 10, 22 h
GALERIE CAPITALE: (628-2455) — La Reine Margot 15 h 30, 19 h — Clanches 22 h — Les Pierrafeu 11 h 15, 13 h 30 — Le masque 11 h, 13 h 15, 15 h 25, 17 h 05, 19 h 35, 21 h 45 — Danger immédiat 11 h 05, 13 h 40, 16 h 45, 19 h 20, 22 h 05 — Forrest Gump 13 h, 15 h 45, 19 h, 21 h 45 — L'Assise 11 h — Le roi lion 11 h 05, 13 h 05, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 20

MUSIQUE CLASSIQUE



CATHÉDRALE CHRIST CHURCH: angle Ste-Catherine et Université (843-6577) — Récitals à midi trente. — Le 17 août: Sylvia Huneault, orgue. — Le 24 août: Irina Vorobieva, piano; Beethoven, Chopin, Schuman. — Le 31 août: Gerald Wheeler, orgue; Bach, Vierne, Jongen.

FESTIVAL INTERNATIONAL TANGO & FLAMENCO

Advertisement for the festival featuring Aerolíneas Argentinas and performers like Jorge Torres, Yeni Patino, and Jangre Tanguera.

Fortunat (819-344-5550) — Du 22 juin au 28 août, «Bye, bye, bungalow», une comédie de Willy Russel, traduction de Guy Mignault. Du mercredi au samedi à 20 h 30; dimanche à 19 h.
THÉÂTRE LA LICORNE: 4559, ave. Papineau (523-2246) — Dîner-spectacle présenté du 2 au 19 août, du mardi au vendredi à 11 h 45: «Trio en mi bemol» d'Éric Rohmer.

THÉÂTRE DE LA GRANGE DES SOEURS DE MARIEVILLE: 1979, rue St-Césaire, Marieville (460-2161 ou 447-6026) — Du 31 mai au 27 août, «El Dorado Snack-Bar», une comédie de Marie-Thérèse Quinto. Du mardi au vendredi à 20 h 30, le samedi à 21 h.
THÉÂTRE LE PALACE DE GRANBY: 135, rue Principale (route 112 au centre-ville), Granby (375-2262 ou 1-800-387-2262) — Du 25 juin au 27 août, on joue la pièce «Cul-de-sac» de René Brisebois et François Camirand. Du mercredi au samedi à 20 h 30.

VARIÉTÉS

L'AIR DU TEMPS: (842-2003) — Les lundis 15, 22, 29 août: le Trio Ron Séguin avec ses invités. — Du 11 au 14 août: Ron Thaler, de New York. — Du 18 au 21 août: Lorraine Desmarais.

boîtes, mots, codes, histoires, tables.
GALERIE VERTICALE: 1871, boul. Industriel, Laval (975-1188) — Jusqu'au 28 août, exposition «Bêtes et bêtises ou les échos d'un système» de Violaine Poirier et «Peaux et Paroles» d'Agnes Fortin.
LE GRAVE (Groupement des arts visuels de Victoriaville) présente, jusqu'au 31 août, dans le Parc Marie-Victorin de Kingsley Falls, un symposium de jardins et sculptures.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5236, chemin de la Côte-des-Neiges (872-6889) — Du 16 juin au 19 août, exposition «Altérité».
MAISON DE LA CULTURE D'AMOS: 222, 1ère ave. Est, Amos (819-732-6070) — Jusqu'au 18 septembre, deux expositions en provenance de Chine: Shandong Folk Oil Painting (la vie campagnarde révélée par une quarantaine de toiles) et Chinese Kites (une trentaine de cerf-volants multicolores).

MAISON DE LA CULTURE MONT-ROYAL: 465, ave. Mont-Royal Est (872-2266) — Du 22 juin au 19 août, exposition photographique «Le monde au 1/1000 de seconde» organisée par des 14 finissants et finissantes du Cégep du Vieux-Montréal.
MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755, Botrel — Jusqu'au 26 août, exposition «Sens Dessus Dessous».
EXPOSITION DES ARTS DE LAVAL: Salle Alfred-Pellan, 1395, bd de la Concorde Ouest (662-4442) — Jusqu'au 4 septembre, exposition des tableaux d'une trentaine de peintres.

ARTS VISUELS



MUSÉES

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920, rue Baile, Montréal (939-7000) — Du 5 juillet au 2 octobre, dans les vitrines: «Apprendre l'architecture», exposition des étudiants de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. — Du 19 juillet au 25 septembre; Le renouveau paladien: la villa et les jardins de Lord Burlington à Chiswick. — Jusqu'au 11 septembre, dans la salle octogonale: «Le rôle des maquettes dans l'architecture religieuse du XIXe siècle au Québec». — Visites commentées en français: mercredi et dimanche: bu bâtiment, à 13 h; du jardin, à 14 h 15.
CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335, place d'Youville (872-3207) — «Rumeurs sur la ville... Montréal à travers les oeuvres et les textes d'artistes d'aujourd'hui».
CHÂTEAU RAMEZAY: 280, Notre-Dame Est (381-9386) — Exposition de la collection permanente: peintures, sculptures, médailles, arts décoratifs, gravures et dessins du 18e siècle au 20e siècle. Boiseries françaises du 18e. Art amérindien du 16e au 20e siècle. Visites guidées en français le dimanche: 14 h. — Les 14 et 15 août à 19 h 30; Dim (18 h 30) et Musique (19 h 30) au Château; Schumann et Schubert.

MUSÉE DE LA VILLE DE LACHINE: 110, chemin LaSalle, Lachine (634-3471) — Jusqu'au 30 novembre, Les Collections du Musée «Mises en situation». — Jusqu'au 30 novembre, Coup d'oeil dans la réserve, appareils radios et appareils photos. — Jusqu'au 30 novembre, «Coup d'oeil dans la réserve», Maison Leber-Lemoyne. — Jusqu'au 4 septembre: exposition des oeuvres de Robert Savoie. — Jusqu'au 21 août, installation «Refuge» de Lè-Hà Nguyèn.
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS: Château Dufresne, Pie IX et Sherbrooke, Montréal (259-2575) — «Collection pour l'an 2000», design japonais, plastiques, oeuvres inspirées de la nature, créations en verre par des artistes canadiens.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379, ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Jusqu'au 4 septembre, Roy Lichtenstein. — Jusqu'au 2 octobre, Tamara Lempicka. — Jusqu'au 18 septembre, Serge Tsoungant. — Jusqu'au 18 sept.: «Toucher du bois» et «Points de vue des étudiants du Musée». — Jusqu'au 11 septembre, Jim Dine: dessins de la Glyptothèque. — Visites commentées: Atelier-démonstration (en français): de 13 h 30 à 15 h 30.
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA: 380, promenade Sussex, Ottawa (613-990-1935) — Jusqu'au 11 septembre, Art inuit. Perspectives régionales. — Du 20 mai au 5 septembre, exposition «Images géographiques photographiques du Proche-Orient, 1841-1885». — Du 17 juin au 18 septembre, Egyptomania.

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100 rue Laurier, Hull (819-776-7000) — Robert Davidson, L'Éclair de l'aurore, du 14 dc au 11 sept. — Du 9 juin au 23 octobre, exposition spéciale «Les Vire-vire» et exposition «La rencontre des deux mondes vu par les peintres d'Haïti 1492-1992». — Du 12 mai au 18 septembre, exposition «Aspirations communes» des peintres et sculpteurs autochtones américains du XXe siècle. — Du 20 mai au 6 septembre, exposition «Fins Finauds» au Musée des enfants.
MUSÉE D'ART DE JOLLETTE: 145, Wilfrid-Corbell, Joliette (756-0311) — Du 8 mai au 4 septembre, exposition «Bill Vazan, regard sur l'oeuvre photographique 1981-1994. De l'autre côté du miroir». — Du 24 juillet au 18 septembre, exposition «Signes d'émotion» organisée dans le cadre de la Coopération franco-québécoise par le consulat général de France à Québec; l'exposition regroupe des oeuvres de Riopelle, Chu Teh-Chun et Ladislav Kijno, qui ont tous trois vécu à Paris. — Du 24 juillet au 4 septembre, exposition «Regard nouveau à travers la collection», une collaboration UQAM/ Musée d'art de Joliette.

MUSÉE D'ART DE SAINT-LAURENT: 615, boul. Sainte-Croix, St-Laurent (747-73670) — Jusqu'au 4 septembre, exposition «Calices et ciboires. Objets sacrés». — Jusqu'au 25 septembre, exposition «Génie en vol: cinquante ans d'évolution aéronautique».
MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Expositions permanentes: Mémoires, Objets de civilisation, La Barque, Messages.
MUSÉE DES RELIGIONS: 900, boul. Louis-Frèchette, Nicolet (819-293-6148) — Jusqu'au 4 septembre, exposition de 35 lithographies originales rehaussées d'aquarelle «Le Cantique des Cantiques» d'Albert Carpentier. — Jusqu'au 28 août, exposition d'une quinzaine de tableaux grand format de William Durelek. — Jusqu'au 22 janvier 1995, exposition des oeuvres de la sculpteure Sylvia Daoust.

MUSÉE DU VIEUX-MARCHÉ: 249, rue Ste-Marie, La Prairie (659-1393) — Jusqu'au 6 septembre, exposition ayant pour thème: «Les bricolereries de La Prairie, une industrie centenaire».
MUSÉE LAURIER: 16, Laurier Ouest, Arthabaska (1-819-357-8655) — Du 5 juin au 25 septembre, exposition d'oeuvres de Miyuki Tanobe et d'une vingtaine d'artistes provenant de diverses communautés culturelles.
MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (645-6108) — Du 9 juin au 28 août, exposition «Pas à pas: deux siècles de chaussures à la mode», laquelle illustre les changements les plus spectaculaires survenus dans la mode de la chaussure au cours des deux derniers siècles. En collaboration avec le Bata Whoop Museum de Toronto.

MUSÉE MCCORD: 690, Sherbrooke Ouest (398-7100) — Musée d'histoire canadienne. — Jusqu'en janvier 1995, «Tout le monde en place! Les photographies composites de William Notman». — Dès le 17 mai, «Les beaux jours de l'ombrelle». — Du 1er juin au 4 décembre: «Marquitos du Québec: abécédaires de la broderie».
MUSÉE PIERRE-BOUCHER: 858, Lavolette, Trois-Rivières (819-376-4459) — Du 15 mai au 29 août, exposition sur la vie de Albert Tessier, éducateur, collectionneur, cinéaste, et oeuvres des artistes contemporains amis Mgr Albert Tessier. — Exposition de 16 estampes des années 1966 à 1975 (technique relief et teinture) de l'artiste-garçon Gaston Petit.

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE: 350 Place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150) — Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, site historique. — Les 27 et 28 août, de 11 h à 20 h, dans les rues avoisinant la Place Royale dans le Vieux-Montréal, marché public dans l'ambiance du 18e siècle. — Jusqu'au 5 septembre, exposition «Objets Objets», l'archéologie dans l'imagerie: une exposition d'art contemporain — Vestiges, collection permanente d'artefacts, spectacle multimédia et animation.
MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE: Un héritage du Séminaire de Québec, 9, rue de l'Université, Québec (418-692-2843) — Jusqu'au 30 oct. Savoirs et savoir-faire. — Jusqu'au 5 sept., Les garde-manger de la ville. — Jusqu'en décembre, Souvenirs d'Égypte. — Jusqu'au 12 sept., Si la Saint-Jean m'était contée.
MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Du 1er juin au 21 août: Québec plant la vue. — Du 17 août au 30 octobre: 85 estampes de Max Beckmann de la collection du Museum of Modern Art de New York. — Jusqu'au 21 août: «Québec, des écrivains dans la ville». — Du 15 juin au 16 avril 1995: Restauration en sculpture ancienne. — Du 21 juin au 30 octobre: Claude Tosiignant. — Jusqu'au 21 août: Animation: quand le paysage devient jeu. — Visites commentées les samedis et dimanches entre 13 h 30 et 16 h 30.
MUSÉE J. ARMAND BOMBARDIER: 1001, ave. J. A. Bombardier, Valcourt (532-5300) — Exposition temporaire «Voyage dans le corps humain» jusqu'au 30 septembre: un panorama des plus récentes techniques utilisées en médecine pour explorer le corps humain.
MUSÉE REDPATH DE McILL, du 16 mars au 1er septembre, exposition de cimetières — «Promenade naturaliste dans le cimetière historique du Mont-Royal». Renseignements: 398-4094.

Jours de tombée de l'Agenda culturel: galeries et musées, le mercredi matin avant le samedi de la parution; musique, danse, théâtre, variétés, à surveiller, le 10e jour avant la parution. Adresser à Agenda culturel, LE DEVOIR, adresse postale du journal ou par télécopieur: 985-3360. L'espace et l'intérêt général sont des critères inéluçables.

LES ARTS

ARTS VISUELS

Sur la route

CARNETS DE VOYAGE

Musée canadien de la photographie contemporaine
1, Canal Rideau, Ottawa
Jusqu'au 11 septembre 1994

MARIE-MICHÈLE CRON

Il est (toujours) difficile, sinon complexe, de parler de la photographie, mais encore plus d'écrire sur elle puisque sa forme est inextricablement liée à son contenu, que l'histoire de sa technique est intimement nouée à son histoire sociale, esthétique, politique. Et si de surcroît, au mystère de la chambre noire vient se coller le thème, ô combien anodin aujourd'hui, du voyage que l'on scelle dans ses albums bien garnis, l'icôneographie des uns risque d'être perçue par les autres comme mille maux qui badinent avec les lieux communs, les excursions familiales et autres clichés d'usage. Le défi, pour le photographe qui se veut intéressant, est de taille.

Au XIX^e siècle, armé de son appareil à mesurer le réel dans toute sa véridique splendeur et décadence, ce dernier partait vérifier l'exactitude des faits et gestes de l'humanité. Aujourd'hui, si certains créateurs sourient encore à cette théorie, d'autres néanmoins qui s'en affranchissent, rusent avec l'invasion mass-médiatique et l'atomisation, comme l'explosion touristique, pour repenser des territoires connus et renverser le banal de l'autre côté du miroir.

C'est ce qui arrive au lumineux et souterrain Musée canadien de la photographie contemporaine, à Ottawa. Là, le confort vacille dans la différence et laisse la place à l'émotion brute ou sourde que neuf artistes du Québec et du Canada nous livrent sans complaisance, ni pathos. L'exposition, qui se nomme tout simplement *Carnets de voyage*, est organisée par le conservateur Pierre Dessureault qui a relu Camus et Kerouac, replongé dans le siècle des Lumières et pris garde de choisir des photographes qui, se tournant vers l'Autre, sondent leur propre identité, leur propre activité. Elle comprend également des textes dont l'impeccable rédaction éclaire le visiteur sur la démarche de chacun. Mais plus encore. L'accrochage arrive à restituer une lecture pointue du voyage avec ses

détours imprévus et entraîne une sorte de complicité immédiate entre l'œil et les choses pour pointer l'inquiétude (parfois très discrète) qui émane des œuvres. Des vues brûlantes de Richard Baillargeon aux événements dramatiques captés par Larry Towell, le voyage laisse s'installer peu à peu un climat impitoyable dont le sujet n'est rien de moins que l'observateur lui-même.

Tel Maxime du Camp

Tout commence ainsi à pas feutrés, dans l'excellente installation de Richard Baillargeon. Des supports, qui rappellent les panneaux de consultation sur les bords de route où le format domestique des photos d'une Égypte écrasée par le soleil et déréalisée par la puissance du mythe, contredisent le gigantisme de ses monuments. Calquant sa méthode sur celle de Maxime du Camp qui fut du voyage dans la Vallée des Rois au siècle dernier auprès de Gustave Flaubert, l'artiste élimine les points de repère. C'est l'Égypte certes, mais réduite à des signes presque incongrus que renforcent la présence de menus objets conservés au cours du séjour à l'étranger, des notes manuscrites, des pages blanches pour l'inscription de la mémoire, un extrait des *Cigares du Pharaon* de Tintin qui confronte, dans ce cas-ci, le cliché exotique à la réalité. En fait, Richard Baillargeon se retrouve ici dans la même situation que Roland Barthes au Japon, ce «Pays de l'écriture». Là, ailleurs, où toutes les certitudes sont ébranlées, toutes les positions étranges du sujet adoptées, l'artiste tente de s'approprier une langue inconnue dans un état distant et amoureux à la fois.

Différent est l'ultime moment, celui où le choc du passé rencontre celui du présent, un métissage (ou une coupure) ironique entre les époques, entre le pittoresque et le grotesque, que rend Geoffrey James dans ses panoramas de la campagne romaine. À l'aide d'un appareil Eastman Kodak Panoram datant des années vingt muni d'un «objectif grand angulaire mobile» qui balaye la pellicule sur 120 degrés, James fait de son œil une machine de vision à la cruelle précision qui confronte l'appareil

te quiétude des vieux paysages et monuments italiens aux neiges barbares des temps modernes. En ligne de fuite, Ian Paterson photographie avec un appareil en plastique désuet des jardins français dont Fontainebleau qui s'embaume de brume et qu'enfoncent des allées droites. La cuisse ronde d'une statue, de la neige fine sur la pelouse, la délicatesse et la poésie des formes, l'objectif carresse, sous des angles surprenants, la nature que la main de l'homme tente de maîtriser. À cette pureté évanescence, s'affrontent le fourmillement luxuriant des détails des vestiges sri lankais de Robert Bourdeau que tente d'user la culture.

Après le rêve

Et puis, dans l'autre salle, c'est l'après-rêve, la contemplation, le retour abrupt dans d'autres cultures. Rafael Goldchain, qui nous étonne toujours — il avait exposé il y a quelques années au Centre Saïdye Bronfman — a compris cette Amérique dite latine, vaste, tentaculaire, hétérogène, attachante. Il y a des échanges de regard qui remplacent les paroles, les baisers et les souffrances; une incroyable chambre à coucher remplie d'objets cultuels; des corsages fleuris éblouissants. Mais aussi, des militaires arrogants. À l'empathie contagieuse que le photographe développe avec ses modèles succède la juste distance parodique du pouvoir incarné par les caciques. Sima Khorrami — la seule femme photographe de l'exposition — affectionne quant à elle les exclus, les marginaux. Après les prisons, les hospices, les couvents, c'est la route qu'elle capture, lieu d'élection des Tsiganes, communauté que l'artiste a approchée et suivie depuis 1990 dans le cadre d'un projet documentaire.

Ces groupes n'évoquent ni nostalgie d'un temps révolu, ni désir d'une sédentarisation douce. À travers les portraits de femmes, à la Kusturica par exemple, qu'en fait l'artiste qui travaille le grain et la teinte de la photo, jusqu'à lui donner un aspect intemporel, c'est toute la symbolique farouche de la liberté et de l'altérité qui surgit ici et sur laquelle nulle leçon trop moralisatrice n'a prise. Il faut ajouter que la photographie do-

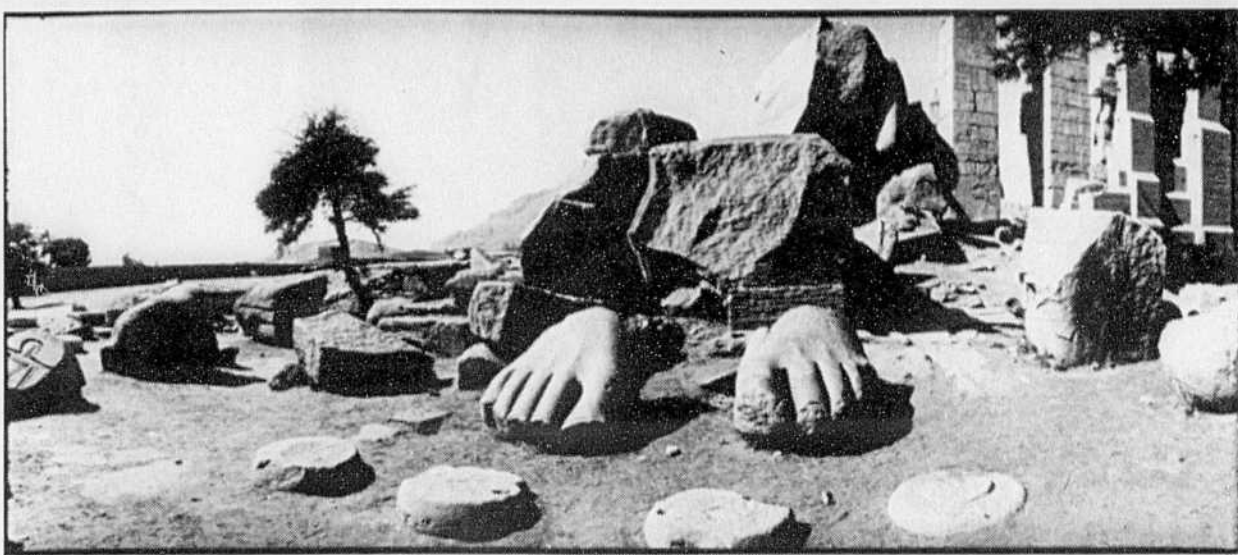


PHOTO RICHARD BAILLARGEON

Extrait de D'Orient (1988-1989).

documentaire n'est pas comme on pourrait souvent le croire, une «plate» interprétation du monde, mais bien une mise en relief de celui-ci. Benoit Aquin dans ses photos sur Haïti et Serge Clément sur l'Amérique latine le démontrent en transcendant la définition sommaire que l'on en donne pour aboutir au merveilleux, au somptueux, au magique. Alors que Larry Towell, que l'on pouvait découvrir comme ces deux artistes précédents au Mois de la Photo à Montréal, se laisse prendre dans le feu de l'action. Membre de la prestigieuse agence Magnum, Towell n'est pas un œil extérieur qui consomme rapidement les tragédies des peuples en luttés interminables.

Au Salvador, il vit avec les gens, sympathise avec les femmes et les enfants, prend part à leurs malheurs. Bouleversantes aussi sont ses photos de la bande de Gaza: elles suintent de danger, de peur, de tristesse. Les prises de vue y sont étranges, les gestes discrets. Loin de l'espace public et anonyme télévisuel, ils racontent bien plus la honte que chacun d'entre nous ressent alors que nous scrutons ces images d'une violente intimité. Le voyage n'est pas fini: il continue dans notre tête.

ANTIQUAIRE

Antiquités Parent Moquin

Michelle Parent & Marielle Moquin

ACHAT • VENTE • ÉCHANGE • LOCATION

1650 rue Notre-Dame ouest, Montréal

tél.: 933-9435

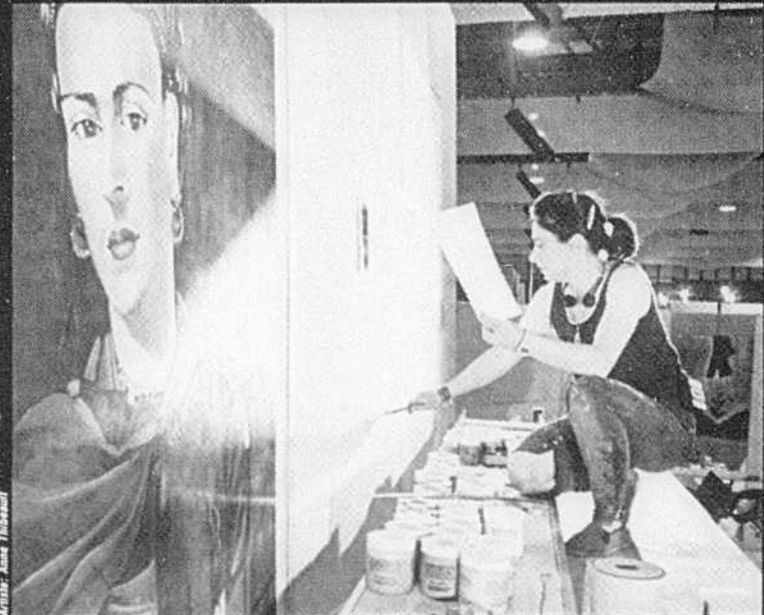
POUR RÉSERVATION PUBLICITAIRE,
COMPOSEZ LE
985-3322

PAYSAGES-TABLEAUX

Une exposition des œuvres de

FRANCINE LARIVÉE

1983-1994

au Musée régional de Rimouski
du 7 juillet au 5 septembre 1994et
aux Jardins de Métis,
l'œuvre«LE PAYSAGE COMME TABLEAU VIVANT»
est exposée en permanence.MÉMOIRE
MIROIRLE SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE AU CANADA
à Baie-Saint-Paul du 5 août au 5 septembre 1994

Une expérience unique de création

16 grands formats

Une rencontre des artistes d'ici et d'ailleurs

Le public est invité entre midi et 18 h 00

Visites guidées tous les jours

PROGRAMMATION DE LA SEMAINE

CONFÉRENCES SUR LES ÉCOSYSTÈMES

13 août : Nicole Paquin

«Mémoire douce, Mémoire vive: Arts visuels et cognition», Site, 16 h

14 août : Yvon Dubé

«Écosystèmes de la forêt, écosystèmes de la pensée», Site, 16 h

• À VENIR

CONFÉRENCES SUR IDENTITÉ ET GLOBALITÉ

19 et 20 août : Belgica Rodriguez

20 août : Rita Pinchaud

• SPECTACLES

19 août : Cécile Truffault, amuseuse, Site, 16 h

• À NE PAS MANQUER du 31 juillet au 28 août, nos Concerts Classiques

"BRIQUES ET CAFÉ"

Dimanche à 11 h, Centre d'exposition

Site du Symposium, 11, rue Forget, Baie-Saint-Paul
Pour informations: 418-435-3681

L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

MARIE HIPPOLYTE

Assemblages

Vernissage le mercredi 17 août à 18 h

GALERIE SIMON BLAIS

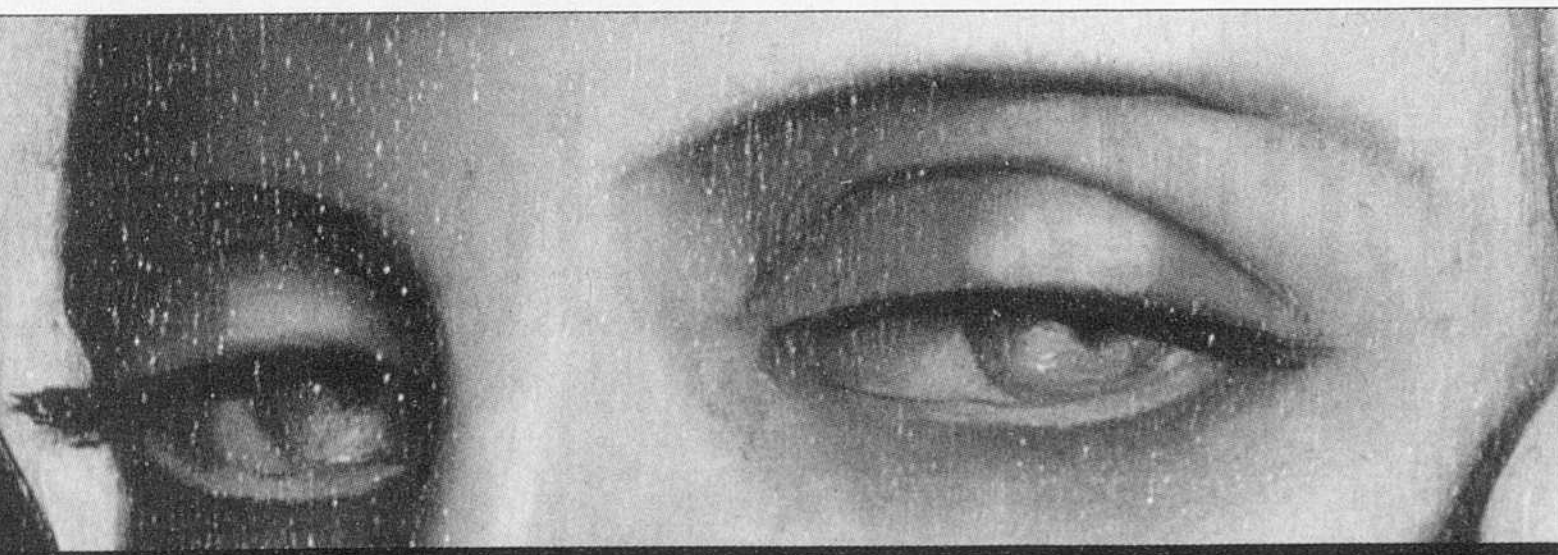
4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165

Bêtes et hêtises
ou les échos
d'un système

Violaine Poirier

G A L E R I E
V E R T I C A L E

ART CONTEMPORAIN

Du 4 au 28 août, mer. au dim. - 12h à 18h,
Conférence de l'artiste: 14 août, 14h
1871, boul. Industriel, Laval
— 975 1188.La galerie remercie Ville de Laval, le
Conseil des arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts du Canada.

«On pourrait se voir quand vous serez libre.»

■ ROY LICHTENSTEIN

Pavillon Jean-Noël Desmarais
jusqu'au 4 septembreOrganisée et mise en circulation par
le Musée Guggenheim de New York, l'exposition
Roy Lichtenstein réunit quelque
140 œuvres du grand maître du Pop Art.
Une rétrospective à couper le souffle.■ JIM DINE : DESSINS
DE LA GLYPOTHIÈQUEPavillon Benaiah Gibb
jusqu'au 11 septembreCette exposition, organisée par le Madison
Art Center (Wisconsin), réunit une
soixantaine de dessins de l'artiste américain
Jim Dine. Inspiré par les sculptures gréco-
romaines de la Glyptothèque de Munich,
passionné du dessin et de la forme humaine,
Jim Dine est parvenu par la liberté et la
force de son trait à insuffler
la vie à ces œuvres de
pierre. À voir absolument.■ SERGE TOUSIGNANT:
PARCOURS PHOTOGRAPHIQUEPavillon Benaiah Gibb
jusqu'au 18 septembreL'artiste québécois Serge Tousignant
nous présente vingt ans de travail photo-
graphique original. Une exposition
organisée par le Musée canadien de la
photographie contemporaine à Ottawa.

■ TAMARA DE LEMPICKA

Pavillon Benaiah Gibb
jusqu'au 2 octobreNus aux formes plantureuses, portraits
d'hommes affichant leur réussite
sociale, femmes sophistiquées... c'est
toute l'élégance et la séduction des
années vingt qu'on retrouve dans cette
exposition des tableaux de Tamara
de Lempicka.

Visites commentées

Tous les mercredis

Roy Lichtenstein
en français: 11 h, 11 h 30 et 18 h
en anglais: 14 h et 17 h 30À la découverte de la Collection permanente
en français: 14 h; en anglais: 11 h
Gratuit avec droits d'entrée à l'exposition ou
à la Collection permanente, selon le cas.

Dimanches-Esso

Tous les dimanches

Vous avez toujours rêvé de créer des bandes
dessinées? Pendant l'exposition Roy Lichten-
stein, devenez bédéiste pour une heure en
participant aux ateliers Dimanches-Esso.
Carrefour, Pavillon Jean-Noël Desmarais:
13 h, 14 h, 15 h et 16 hLe Musée est ouvert du mardi au dimanche,
de 11 h à 18 h; le mercredi, jusqu'à 21 h.Devenez Amis du Musée et en-
trez gratui-
tement en
tout temps!

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec). Info: (514) 285-2000
Autobus 24 ou métro Guy-Concordia

SOPHIE GIRONNAY

Depuis un an qu'ils vivent dans leur nouvelle demeure, construite selon plusieurs principes écologiques, Rachel Carrier, Martin Le Moine et leurs deux enfants sont aux petits oiseaux: «On s'y sent bien, heureux, et tous ceux qui viennent nous visiter remarquent aussi l'ambiance de calme, de sérénité qui se dégage», s'émerveille Rachel Carrier. Pour ce couple bien «ordinaire» (elle est esthéticienne, lui élève des porcs), seule une maison hors normes pouvait convenir. «Pendant deux ans, on a feuilleté des catalogues, mais tous les modèles avaient la même allure d'aquarium, de maisons qui ne respirent pas. Dès qu'on a rencontré l'architecte André Bourassa, on a senti qu'enfin on nous proposerait quelque chose qui allait nous correspondre, à nous autant qu'à notre environnement.»

Résultat: un palace carré de trente pieds de côté et de trois étages, avec toit en bardeaux de cèdre, moulures de bois à l'extérieur, plafonds et planchers de bois au naturel à l'intérieur. Les murs sont isolés à la laine de roche, isolant naturel qui, tel le chandail du skieur de fond, laisse sortir l'humidité. La forme compacte de la bâtisse aide à conserver la chaleur rayonnante que diffuse un foyer de masse. Sans parler du soleil qui entre généreusement par 52 fenêtres, principalement côté sud. Si bien que les plinthes électriques de complément servent à peine. «La chambre est chaude en plein février, et en plus, on voit les étoiles de notre lit!» Quant aux champs électromagnétiques, qu'on a minimisés par une installation soignée, Martin en connaissait déjà les méfaits: il avait eu à consulter un électricien pour sa porcherie, où ses bêtes en avaient souffert!

Les Carrier-Le Moine ont été leurs propres contracteurs: «Pour construire une maison de ce genre, ça ne coûte pas plus cher, mais il faut vraiment le vouloir, parce que c'est beaucoup plus de travail, entre autres pour trouver des matériaux non toxiques (il a fallu commander les teintures à l'eau en Californie). Mais on ne le regrette pas. Dans la région, ça suscite une réflexion. Les gens se mettent à penser qu'ils ne sont pas obligés d'acheter n'importe quoi, sous prétexte que c'est ça qui se trouve chez le quincaillier... qui à son tour se met à penser.»

La maison des Carrier-Le Moine n'est pourtant pas l'exemple le plus radicalement écologique qui puisse se trouver dans la Belle Province. «Ils ont tenu au bain tourbillon, par exemple», signale leur architecte André Bourassa. Mais comme celui-ci le répète à l'envi: «Il n'y a pas de recette. Il faut chercher, au cas par cas, la solution la plus écologique possible, à l'intérieur des contraintes imposées...» Parmi les écologues de la construction, M. Bourassa, dans la jeune trentaine, représente la branche modérée. Ton pondéré, voix onctueuse, (ses talents de diplomate lui sont bien utiles à la vice-présidence de l'Ordre des architectes), il semble disposé à se réjouir de la moindre parcelle de progrès: «À l'heure où on se parle se construisent encore, partout au Québec, des maisons dont la fenestration principale n'est même pas orientée au sud. Rien que de faire comprendre une bonne fois pour toutes par tout le monde que le solaire passif permet une économie de chauffage de 20 %, ce serait déjà bien.»

Dans son coin de pays, à Victoriaville, André Bourassa n'en a même pas moins une campagne ininterrompue en faveur d'une architecture non polluante. «Toutes les techniques et les matériaux existent, maintenant, dit-il, ils sont disponibles, éprouvés. Mais nous avons à surmonter deux obstacles majeurs. Le manque de connaissance des entrepreneurs, qui sont encore longs à se former. Et la force des habitudes (ou ce qu'on pourrait appeler aussi le désir de conformité): mettez seulement une toilette de type biologique dans une maison, et ses usagers se sentent déboussolés, parce qu'ils n'entendent pas couler des litres d'eau chaque fois, ils leur manque quelque chose...»

ArchiBio, archipur

Les écologues purs et durs tels qu'on se les figure, vieux babas-cools issus du retour à la terre des années 70 et tout le tintouin, ce sont les membres d'ArchiBio. Le but de ce «regroupement idéologique d'intervention en habitat écologique», formé de Clode de Guise, François Tanguay et Michel Bergeron, est de partager ses expériences et connaissances, acquises sur le terrain au fil d'une vingtaine d'années. Le trio a participé à l'élaboration d'une centaine de maisons... en commençant par les siennes. Mais sa vocation ultime reste la consultation et la diffusion d'informations: François Tanguay a donné, pendant des années, des conférences en Europe, Clode de Guise est journaliste, et Michel Bergeron, qui a une formation d'architecte mais n'est pas inscrit à l'Ordre, agit comme consultant-designer et surveillant de chantier.

Étant donné sa clientèle, des autoconstructeurs surtout, et sa position de simple conseiller, ArchiBio peut s'offrir le luxe de prôner les partis pris écologiques les plus absolutistes. N'empêche que les derniers plans dessinés par Michel Bergeron, et ceux d'André Bourassa ont un curieux air de famille. Leurs discours également, d'ailleurs. D'un bout à l'autre du spectre «vert», on s'entend maintenant, dirait-on, sur ce qui est souhaitable ou condamnable.

ArchiBio s'est quand même fait une spécialité de techniques de construction qui ne sont pas près d'être reprises par nos promoteurs de banlieues. Comme le mur en bois cordé. Ou la maison de paille. «C'est tou-

FORMES



Résidence Carrier-Le Moine, architecte: André Bourassa.

Santé!

Lamentable mais vrai. Dites à quelqu'un que le genre de maisons qu'il bâtit ou achète démolit la planète, et il s'en fichera comme de sa première cannette. Dites-lui que tel matériau (comme le bois traité à l'ATT) «provoque ou favorise le cancer» et là vous aurez de l'impact. C'est ce qu'on pourrait appeler le «syndrome de la miuf» (vous en connaissez beaucoup, des gens qui s'isolent à la miuf ces temps-ci?). Grâce à lui, les partisans de l'habitat écologique ont peut-être trouvé le cheval de Troie qui va forcer l'entrée de leurs principes dans le courant plus général de la construction québécoise. Maintenant, on ne parle plus de maison écolo mais de maison «saine». Au nom de la santé des occupants, les entrepreneurs seront bien obligés, par exemple, d'installer des vitres qui laissent passer le spectre complet du soleil (ça purifie l'air).

Selon André Fautoux, ex-journaliste d'*Habitabec*, la Société canadienne d'hypothèque et de logement prépare justement un «Guide des matériaux sains» qui révèle tout sur les matériaux... malsains. «Sous la pression des fabricants, la SCHL va être forcée de présenter l'ouvrage comme s'il s'adressait surtout aux hypersensibles (allergiques, asthmatiques, etc.). Or ce qui est mauvais pour ceux-ci risque fort d'être dangereux à long terme pour n'importe qui!», remarque André Fautoux, qui vient de lancer un bulletin mensuel consacré à toutes ces questions, *La Maison du 21e siècle, saine pour ses habitants et la planète*, au (819) 424-3555. Le numéro de juin est une mine de références et adresses, dont celles de 17 architectes à tendance écolo.

Autres références:

André Bourassa, (819) 758-6241. ♦ ArchiBio: Michel Bergeron (514) 835-4682; Clode de Guise et François Tanguay (514) 835-9040. Et leurs publications (aux éditions de Mortagne): François Tanguay, *Petit manuel d'autoconstruction et Petit manuel de l'habitat bioclimatique*, 1984 et 1988. Clode de Guise, *Vers un habitat écologique (ce qu'il faut savoir avant d'entreprendre la construction de sa maison)*, 1992.

La paille, la poutre et autres piliers de l'habitat écologique

jours celle-là qui intrigue le plus, reconnaît Clode de Guise, amusée. Pourtant, c'est une technique qui date du XIX^e siècle! Et qu'ArchiBio a modernisée, raffinée. «Nous sommes maintenant à la fine pointe, précise François Tanguay, comme nous l'a d'ailleurs confirmé un groupe de constructeurs en paille de l'Arizona (qui s'appelle «Out of bale» et publie la revue *The Last Straw*.)»

On aura beau douter, se gausser, l'idée, au fond, n'est pas si bête. La paille est la tige des céréales séparée du grain. Contrairement au foin, ce «bambou miniature» ne ferment pas puisqu'il se compose surtout de matières sèches (cellulose, lignine). On l'utilise sous forme de ballots, de ces ballots liés par les cultivateurs dans les champs à chaque moisson. L'usage premier consiste à les empiler à sec les uns sur les autres à l'intérieur de montants verticaux de bois en H, où ils font paroi isolante (épaisse de 45 cm, super-économique, super-efficace).

La nouvelle méthode ArchiBio, c'est de couler du béton par-dessus cette paroi, dans un coffrage, comme on le ferait pour une fondation traditionnelle. On peut aussi maçonner les ballots comme autant de briques végétales pour en faire des murs portants, qu'on passe ensuite à l'enduit. Enfin, Michel Bergeron a inventé un type de solage appelé dalle béton-paille. Sur une couche de fond de quelques centimètres, on pose les ballots côte à côte en laissant du jeu, puis on

coule le béton par-dessus. Cela donne une structure alvéolaire dans laquelle les ballots servent d'isolant de plancher (pour armer le béton, on jette de la paille déchiquetée dans la bétonnière).

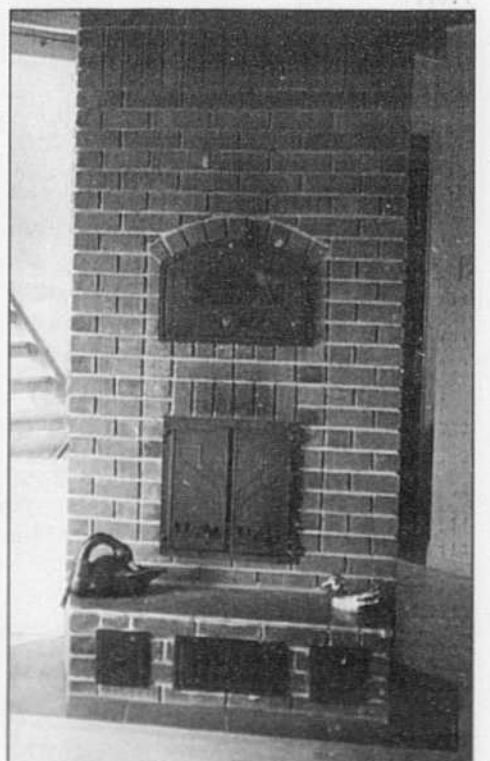
«Non, le feu n'est pas un danger, tient à préciser Clode de Guise. Serrée en ballot, la paille ne moisit pas et ne laisse pas passer assez d'oxygène pour nourrir le feu. Ni pour accueillir les rongeurs: le béton ou le mortier à base de chaux n'ont rien pour les attirer.»

Ces détails, bien sûr, ne sont que fétus, en regard de la vision d'ensemble d'ArchiBio. Une vision globalisante où tout depuis le site (l'ensoleillement, la végétation pare-soleil et brise-vent) jusqu'au financement est à prendre en compte et mérite son pesant de conseils. Pour de plus amples informations sur les piles photovoltaïques, le chauffe-eau solaire (oui, ça marche), les assureurs et les banquiers ouverts à l'écologie (oui, il y en a), les matériaux à bannir (plastique, vinyl, gypse, laine de verre) et ceux qu'il vaut mieux préférer, etc., on renverra donc les curieux aux publications signées ArchiBio. Ou aux séminaires organisés chez Clode et François, sous leur toit végétal où poussent... des tomates! «Les gens nous demandent toujours s'ils peuvent voir une maison modèle, mais c'est impossible. Un habitat écologique part d'abord de son occupant, il sera pour lui une seconde peau. Il ne peut donc pas y avoir de modèle, mais seulement des exceptions!»



La paroi est prête à recevoir son coulage de béton, méthode de pointe signée ArchiBio (résidence Chaput-Camplone, Saint-Damien).

Le foyer de masse garantit une combustion totale et sauve des émissions dans l'atmosphère que le poêle à combustion lente ne peut éviter (ici chez les Carrier-Le Moine).



ARCHIBIO